
« Imaginez un printemps silencieux... » Rachel Carson, biologiste, pionnière du courant environnementaliste¹

Cas produit par **Francine RICHER** et les professeurs **Veronika KISFALVI** (HEC) et **Steve MAGUIRE** (McGill).

La beauté du monde que j'ai tenté de sauvegarder a toujours été ma préoccupation première [...] Je me suis sentie liée par une obligation solennelle [...] Si je n'avais pas essayé, plus jamais je n'aurais été heureuse dans la nature. Au moins, maintenant, je crois que j'ai fait ma part. Ce serait irréaliste de croire qu'un livre puisse tout changer, à lui seul².

– Rachel Carson

Imaginez un printemps silencieux...

Pour Rachel Carson, biologiste marine et fonctionnaire du gouvernement américain de 1936 à 1952, cette phrase courte et doucement impérative adressée à ses lecteurs fut, à la fois, une invitation et un argument contre un ennemi de taille, un géant. Et c'est avec la force des mots qu'elle contribua à le vaincre.

Cet ennemi avait vu le jour au cours de la Deuxième Guerre mondiale et avait mérité une réputation internationale de tueur efficace et bon marché contre les épidémies qui terrassaient les humains et... contre les insectes qui ravageaient les récoltes.

¹ L'excellence de ce cas a mérité à ses auteurs de recevoir, en 2002, le prix Alma-Lepage décerné pour la rédaction d'un cas au féminin. M^{me} Alma Lepage a fait don à HEC Montréal d'un fonds dont les revenus servent à l'attribution de bourses et d'un prix dans le but de promouvoir l'avancement des femmes en gestion et de perpétuer l'esprit avant-gardiste dont a fait preuve, tout au long de sa vie, cette première diplômée de l'École.

² CARSON, Rachel, lettre à Lois Crisler, en date du 8 février 1962. Source : Rachel Carson Papers, Yale Collection of American Literature – Beinecke Rare Book and Manuscript Library, Yale University, New Haven, Connecticut. Lois Crisler venait de publier un premier livre, *Artic Wild* chez Harper. Elle vivait en Alaska, avec son mari, Herb Crisler, photographe de la vie sauvage. Tous deux avaient sauvé la vie d'une louve et de ses deux petits et élevaient ces derniers. Lois Crisler avait écrit à Rachel Carson pour lui dire à quel point elle avait été inspirée par *The Edge of the Sea*. Traduction libre.

Le DDT¹ fut de loin le plus performant et le plus populaire des insecticides utilisés aux États-Unis, et cela jusqu'en 1960. Ce tueur d'insectes est né par accident, en 1874, dans le laboratoire d'un chimiste autrichien, Othman Zeidler. Cependant, ce n'est qu'en 1939 que le D^r Paul Muller (Prix Nobel 1948), un chimiste des laboratoires Geigy, en Suisse, découvrit les propriétés insecticides du DDT à partir duquel il prépara des solutions, des émulsions et une poudre contenant une dose variable du produit. Les tests en laboratoire furent concluants, de même que les résultats sur le terrain. Les ennemis étaient connus : le charançon de la fleur de pommier, la mite et le ver du chou, la mouche de la framboise et de la carotte, le scarabée japonais et la coccinelle de la pomme de terre, etc. Tous, depuis, ont trouvé leur maître!

En cours de développement, le DDT avait été soumis à des tests de toxicité sur les mammifères, bien avant de l'être sur les mouches domestiques, les coquerelles et les moustiques. Les fermiers pouvaient le mélanger, le répandre et s'en éclabousser sans danger. Le DDT avait un net avantage sur l'arsenic, ce poison violent, qu'on utilisait depuis trop longtemps. Le DDT fut utilisé pour traiter les murs des entrepôts, l'intérieur des silos à grain et les hangars. Bien au-delà de l'agriculture, on s'en servait à des fins d'hygiène personnelle, pour se débarrasser des puces et des poux. Dans les villes et villages, on inondait des communautés entières de ce produit. Et que dire des plages! Dans l'esprit populaire, le DDT était l'arme absolue contre les insectes, ces « ennemis mortels de l'homme » depuis toujours, et les écrits de l'époque, même après la guerre, adoptaient volontiers ce ton guerrier. Dans les maisons, le DDT protégeait les plantes d'intérieur. Les ménagères en vaporisaient partout : dans les lits, sur les planchers de bois, les tapis et les rideaux, sous l'évier de la cuisine, sur les moustiquaires, à l'intérieur des poubelles et – pourquoi pas? – directement sur les chats, les chiens, comme les agriculteurs le faisaient sur les porcs, les moutons et les vaches. Le DDT était devenu le symbole de la propreté la plus aseptique.



Ménagères appliquant du DDT²

Les armées suisse et américaine eurent recours au DDT pour débarrasser des populations entières de la malaria, de la peste et du typhus. En effet, lors de l'épidémie de typhus qui sévit en Italie, en 1943 et 1944, trois millions d'individus furent saupoudrés un à un, à un rythme de 72 000 personnes par jour. En 1944, à Dakar, le DDT fut utilisé avec grand succès pour contrer

¹ DDT : dichloro-diphenyl-trichloroéthane.

² Source : Leary, J. C., Fishbein, W. I., Saltger, L. C., *DDT and the insect problem*, McGraw Hill (1946), p. 79-80.

les mouches qui propageaient la peste bubonique. Enfin, en guise de mesure préventive, les Alliés portaient des chemises imprégnées de DDT et, survolant les îles du Pacifique, ils en arrosaient des régions entières, avant de se poser sur la terre ferme.

La réputation du DDT en tant que « produit magique » – ce qui faisait l’unanimité autant chez les scientifiques que parmi les gouvernements – fit en sorte que le public réclama – pour tous! – l’accès à ce produit – que l’on proclamait être efficace autant que sécuritaire – dans la guerre incessante et sans merci que le monde des Insectes livrait à l’Humanité depuis toujours. Le DDT bénéficiait d’un statut de héros. Après la guerre, on le surnommait le « destroyer atomique contre la vermine ». Pourtant, les experts savaient depuis 1944 que des résidus de DDT affectaient la vie aquatique, s’accumulaient dans le gras des animaux, et jusque dans le lait maternel! Pour la production laitière, la tolérance zéro était exigée à cause des effets dangereux à long terme que l’on craignait pour la santé des enfants. Mais l’approvisionnement de la population en DDT était assuré. Les surplus de guerre étaient disponibles. Les usines étaient en place. Et des avions de guerre avaient besoin d’une nouvelle vocation.

Rachel Carson, enfant, adolescente, jeune scientifique, rédactrice de chroniques dans des magazines, fonctionnaire fédérale américaine, n’avait jamais eu pour objectif de s’attaquer à un tel géant. Elle avait toujours souhaité comprendre la nature, la faire connaître et aimer par le plus grand nombre de ses contemporains, tout en assumant des responsabilités d’une rare exigence au sein d’une famille dont le dysfonctionnement avait quelque chose de tragique, c’est le moins qu’on puisse dire. Ce sont les hasards de la vie qui la poussèrent au premier plan. Peut-être.

***Silent Spring*, œuvre marquante du XX^e siècle**

Rachel Carson, scientifique doublée d’une femme de lettres, publia cinq livres¹, au cours de sa carrière, sans compter des centaines d’articles de magazines. Le quatrième de ces livres, *Silent Spring*, publié en 1962, compte aujourd’hui parmi les écrits les plus importants du XX^e siècle et, peut-être bien, du millénaire. Modeste et rigoureux comme son auteure, *Silent Spring* fut non seulement une œuvre littéraire, mais tout autant une puissante synthèse scientifique et politique. Couvrant un incroyable éventail de matériel scientifique – entomologie, biologie de la vie sauvage, écologie, et plusieurs disciplines de la médecine – Rachel Carson rassembla des faits qui, une fois regroupés, organisés et juxtaposés à sa façon, opposèrent un défi sérieux à la légitimité et à la crédibilité des institutions alors responsables de réglementer l’usage des pesticides. Combinant des arguments éthiques et des faits, *Silent Spring* soumit à l’examen l’industrie, le gouvernement et le milieu scientifique lui-même, et imprima un sérieux virage à la perception traditionnelle que l’Humanité entretenait depuis toujours quant à ses relations avec la Nature :

Le « contrôle de la nature » est une phrase conçue dans l’arrogance, à l’Âge du Neandertal de la biologie et de la philosophie, quand la nature devait être au service de l’Homme. La plupart des concepts et des méthodes de cette science qu’est l’entomologie appliquée datent de l’Âge de pierre. Il est d’autant plus inquiétant et malheureux qu’une science aussi primitive, utilise les armes les plus modernes et les plus terribles pour s’attaquer aux insectes, et fasse d’eux les ennemis de la terre².

¹ Rachel Carson a publié les livres suivants : *Under the Sea-Wind* (1941), *The Sea Around Us* (1951), *The Edge of the Sea* (1955), *Silent Spring* (1962) et *The Sense of Wonder* (1965).

² CARSON, Rachel, *Silent Spring*, Houghton Mifflin Company, Boston, New York, 1994, XXVI-368 pages. Introduction signée Al Gore, p. 297.

Lors de son lancement, *Silent Spring* a déclenché une tempête de réactions dans l'industrie et dans le milieu scientifique, ainsi qu'au gouvernement. *Silent Spring* transforma l'approche de la nation américaine – en fait, du monde entier – et conduisit finalement à la mise au ban d'un pesticide chimique, le DDT, alors désigné comme un « produit-miracle », un « destroyer contre les insectes ». Se faisant la critique de ces préjugés incontestés à propos de la relation de l'Humanité avec la Nature et mettant tout en place pour mener efficacement son pacifique combat, Rachel Carson a engendré le mouvement environnementaliste à travers le monde.

Un témoin vedette

Aujourd'hui, en ce 3 juin 1963, Rachel Carson est le témoin vedette de la quatrième journée des audiences que le sous-comité sénatorial sur la réorganisation américaine et l'organisation internationale a convoquées, alors que John F. Kennedy était président des États-Unis. Le sénateur du Connecticut, Abraham Ribicoff, accueille avec révérence cette femme de 55 ans, distinguée, posée, fragilisée par un cancer du sein, mais que les caméras de télévision et la horde des journalistes n'impressionnent guère : « Mademoiselle, nous vous souhaitons la bienvenue. Vous êtes la dame qui a déclenché tout cela. Nous vous écoutons. »

Comme toujours, Rachel Carson dispose devant elle les fiches sur lesquelles se trouvent soigneusement rédigées les notes qu'elle a préparées. D'une voix monocorde, contrôlée, sans émotion apparente, elle commence son témoignage. S'adressant au comité du sénateur Ribicoff, Rachel Carson déclare qu'elle parle « à titre de biologiste et d'être humain » pour affirmer « le droit du citoyen de se sentir en sécurité dans sa maison, à l'abri des poisons répandus par d'autres personnes... Je suis fortement convaincue que cela doit ou devrait être un des droits humains fondamentaux¹. » Il y a si longtemps que Rachel Carson attend ce moment où elle devient ce qu'elle a toujours su, rêvé, désiré et voulu être : « le témoin de la nature. » Mais qui, au juste, est « la dame qui a déclenché tout cela » ?



Rachel Carson devant les médias²

« J'ai critiqué les méthodes modernes de contrôle chimique, non parce qu'elles contrôlent les insectes nuisibles, mais parce qu'elles les contrôlent mal¹. »

¹ CARSON, Rachel, témoignage cité par Linda Lear, dans : LEAR, Linda, *Rachel Carson – Witness for Nature*, Owl Books, Henry Holt and Company, New York, 1997, XVIII-634 pages, p. 454.

² Source de la photo : <http://www.org/pacifica/pacifica/programs/cimages/carson.gif>

Les paysages de l'enfance

Rachel Louise Carson est née le 27 mai 1907 et fut nommée en l'honneur de sa grand-mère maternelle, Rachel Andrews McLean. Cette petite fille potelée de neuf livres, si jolie et tellement sage, faisait le bonheur de Maria Carson, sa mère, et bien sûr de son père, Robert Carson, tous deux d'origine irlandaise. En 1900, ils s'étaient installés dans la partie ouest de Springdale en Pennsylvanie, dans la basse vallée du massif de l'Alleghany, au centre des Appalaches, une communauté rurale de 1 200 âmes, très pittoresque avec ses fermes et ses boisés, ses pommiers et ses érables. Un paysage bucolique à souhait.

En peu de temps, le village s'industrialisa et se donna des airs de prospérité. Des usines avaient installé leurs machines, et leurs fournaies empestaient, alors que la rivière se transformait en gigantesque poubelle. Après la Guerre civile, l'huile avait déjà pollué la rivière. Depuis 1880, on exploitait allègrement les forêts des Appalaches, et maintenant, des usines extrayaient du minerai de fer des montagnes environnantes. Bien sûr, les pères de famille avaient du travail.

À la descente du train, une forte odeur de colle saisissait les visiteurs à la gorge et les humbles logis des travailleurs adoptaient un à un des couleurs de grisaille, salis par les usines qui enclavaient la ville entre deux gigantesques bâtiments. Bref, déjà en 1907, Springdale était devenue une ville laide.

Des parents d'origine irlandaise : Robert Carson et Maria Frazier McLean

Robert et Maria Carson s'étaient rencontrés à l'hiver 1893 lors d'une compétition de chorales, à Canonsburg, en Pennsylvanie, où les moutons faisaient encore la prospérité des fermiers. Tous deux étaient membres d'un groupe. Maria Frazier McLean interprétait un solo de sa belle voix d'alto. Robert Carson, au début de la trentaine, était mince, élégant, de taille moyenne. Il avait des yeux bleus très doux. Sa moustache impeccablement cirée et une calvitie naissante lui conféraient de la maturité et de la distinction. Ils se marièrent en juin 1894, au grand déplaisir de M^{me} veuve Rachel Andrews McLean, femme volontaire et indépendante, qui n'y voyait qu'une mésalliance pour sa fille, tellement mieux éduquée que son époux et d'un statut social supérieur. D'ailleurs, on sait toujours peu de choses de la famille de Robert Carson.



Robert Carson et Maria Frazier McLean au temps de leurs fiançailles²

¹ Pour entendre la voix de Rachel Carson : <http://www.time.com/time/time100/scientist/profile/carson.html>

² Sauf indication contraire, les photos sont tirées de la biographie de Rachel Carson signée par Linda Lear.

Sans être d'une grande beauté, Maria Frazier McLean avait une ossature délicate, un front haut et large, de beaux yeux profonds et un menton volontaire. Elle reçut son diplôme d'enseignante, avec tous les honneurs, en 1887. Elle devint institutrice et enseigna le piano chez elle. Musicienne accomplie, elle était une participante enthousiaste du *Washington Female Quintette*, la chorale qui lui donna l'occasion de rencontrer Robert Carson. Selon les usages de l'époque, Maria mit fin à sa carrière d'institutrice tout de suite après son mariage. Comme Robert Carson n'avait alors qu'un emploi de commis, le jeune couple se résigna à vivre dans la maison de M^{me} McLean, même après la naissance de leurs premiers enfants, Marian Frazier (1897) et Robert McLean (1899).

Maria Frazier McLean Carson avait connu beaucoup plus de confort au cours de sa vie de jeune fille. Son univers d'épouse d'un homme sans moyen lui semblait bien terne et, il faut bien l'admettre, franchement pénible. Elle avait été élevée dans un univers exclusivement féminin où des femmes, comme sa mère, avaient joué un rôle de premier plan et s'étaient montrées capables de surmonter l'adversité. À Springdale, elle n'avait que peu d'amies. La situation financière de la famille ne lui permettait que de rares activités sociales. En revanche, elle décida d'exploiter à fond les possibilités de la propriété familiale en organisant des activités de plein air pour les siens.

Maria Frazier McLean Carson lisait beaucoup, et l'histoire naturelle devint sa passion. C'était d'ailleurs une activité très à la mode et cela, dans la haute société, et parmi les intellectuels, au tournant du XX^e siècle. Plusieurs femmes¹ étaient très actives dans ce mouvement, signant elles-mêmes des textes importants et illustrant des ouvrages scientifiques ou de vulgarisation; elles démontraient une minutie et une observation rigoureuse des plantes et des animaux. Plusieurs de ces femmes avaient fait des études supérieures et collaboraient aux travaux de leur mari. Maria Frazier McLean botanisait donc avec bonheur et observait les oiseaux, des activités facilement accessibles pour elle, et qui satisfaisaient un profond désir d'apprendre. Pour l'éducation de ses enfants, elle s'inspirait du livre d'Anna Botsford Comstock, *Handbook of Nature Study* (1911). Elle souhaitait vivement développer leur imagination, leur goût de la vérité ainsi que des habiletés d'expression personnelle. Mais surtout, elle voulait leur communiquer l'amour de la beauté et de la nature.

¹ Parmi ces femmes, il faut compter :

- Anna Botsford Comstock (1854-1930), diplômée de l'Université Cornell, mère de la pédagogie par la nature, auteure de *Handbook of Nature Study*. Illustratrice renommée. Elle a conçu et développé le concept d'écosystème.
- Florence Merriam Bailey (1863-1948) a consacré 50 ans de sa vie à l'étude des oiseaux, ces « trésors vivants ». Elle a fait la promotion de la lunette d'opéra pour observer les oiseaux sans les tuer. Auteure et co-auteure de 100 articles et 10 livres avec son mari.
- Mabel Osgood Wright (1859-1934), fondatrice de la Société Audubon du Connecticut et créatrice du premier sanctuaire et musée consacré aux oiseaux.
- Mary (Elizabeth) Mapes (Dodge) (1831-1905) qui fut éditrice du magazine *St. Nicholas* destiné aux enfants.

Pour plus de détails, consultez l'annexe 1.



Rachel Carson, vers l'âge de cinq ans, lisant une histoire à son chien Candy

La maisonnée de Springdale

Le 2 avril 1900, Robert Carson avait investi 11 000 \$ dans l'achat d'une propriété située à Springdale et dotée d'un verger d'une quarantaine de pommiers et de poiriers. Des moutons, un cochon, des poules et un cheval complétèrent la ferme. Des arbres matures entouraient la maison : un lilas, des érables, un mûrier, une haie de chèvrefeuille. Robert Carson prenait un soin jaloux de ses rosiers. La propriété resta assez longtemps à l'abri de l'invasion industrielle; puis, les immigrants polonais et hongrois firent leurs beaux dimanches de promenades dans le verger de Robert Carson, toujours content de leur offrir un tour du propriétaire, et de leur vendre quelques pommes et quelques poires. Mais Robert Carson ne développa jamais sérieusement la ferme. Aujourd'hui, on dirait de lui qu'il était une sorte de « *gentleman farmer* »... et encore!

À 36 ans, quand il avait acheté cette propriété, Robert Carson était vendeur itinérant pour la Mercantile, une compagnie d'assurance. Autour de 1920, il était en plus électricien à Harwick. La spéculation était son rêve. Depuis toujours, il souhaitait découper sa propriété en lots, et s'enrichir en la revendant ainsi. Dès 1910, il offrait ses lots au prix de 300 \$ chacun. Plus tard, il céda deux lots contigus à sa fille Rachel pour qu'elle les donne en garantie pour les dettes d'études qu'elle contractait envers le Pennsylvania College for Women. S'il empruntait souvent, Robert Carson respectait ses engagements, parfois avec un certain retard, sauf en 1930, lorsque la famille déménagea, sans prévenir, à Baltimore. La santé de Robert Carson était fragile, et quoiqu'il aimât ses enfants, il ne parvint jamais à offrir à sa famille plus que le strict nécessaire. À l'âge de 70 ans, sa santé périclita. Il mourut subitement, en juillet 1935, après avoir éprouvé un léger malaise. Faute d'argent, aucun membre de la famille ne put accompagner la dépouille à son lieu de sépulture, au cimetière d'Oak Spring.

À la naissance de Rachel, Maria Frazier McLean Carson était âgée de 37 ans et Robert Carson, de 43. Le travail de ce dernier, à titre de représentant en assurance, l'éloignait fréquemment de la maison, et pour de longues périodes. Les aînés Marian et Robert fréquentaient assidûment l'école. Maria se permettait donc de profiter pleinement de la compagnie de sa petite dernière. Elle tenait un registre de ses progrès et documentait littéralement l'initiation de sa fille aux merveilles de la nature. Mère et fille se promenaient longuement dans les bois et le verger. Elles s'amusaient à nommer les fleurs et les oiseaux. Elles rentraient ensuite à la maison pour lire, chanter et jouer du piano. Au retour des écoliers, elles allaient au-devant d'eux, au bout du chemin, et racontaient la merveilleuse journée qu'elles avaient passée.

Marian Frazier Carson et Robert McLean Carson

Sans entrer dans tous les détails de la vie de la sœur et du frère de Rachel Carson, nous ne pouvons passer sous silence quelques caractéristiques de leur personnalité. Ils eurent certainement – et parfois bien involontairement, peut-être – une influence sur la vie et la carrière de la benjamine de la famille.



Marian, Robert jr en uniforme et Rachel

Marian Frazier Carson devint sténographe à l'issue de la 10^e année de ses études. Après un premier mariage désastreux, Marian obtint le divorce en mai 1918. Elle reprit son emploi et se remaria en juillet 1920, avec un collègue sténographe, Burton P. Williams. Rachel avait alors 13 ans. Marian et son nouvel époux, Burt Williams, vécurent à la ferme, même après la naissance de leurs filles, Marian Virginia née en 1924 et Marjorie Louise, en 1925. Devenue diabétique, Marian ne pouvait travailler qu'à temps partiel. En janvier 1937, elle meurt, à l'âge de 40 ans, des suites d'une pneumonie, laissant orphelines ses deux filles âgées de 12 et 11 ans dont son mari ne s'occupait que très peu. Comme si de rien n'était, Rachel et sa mère assumèrent ces nouvelles responsabilités familiales.

Robert McLean Carson quitta aussi l'école à la fin de la 10^e année. Après avoir travaillé quelque temps, il s'engagea dans l'armée de l'air. En août 1919, il revint à Springdale et travailla comme électricien. C'était un homme arrogant et imbu de lui-même. Et un fieffé coureur de jupons! Un de ses meilleurs amis disait de lui qu'il était le seul homme capable de voler sa propre mère. Robert et son épouse, Meredith Born, habitaient aussi la maison de Springdale au début de leur mariage; leur fille, Frances, était souvent malade. Robert vivait la plupart du temps en dehors de la famille et ne contribuait qu'exceptionnellement aux dépenses du groupe. Il occupa de multiples emplois. À cause de la Dépression, son travail était – plus souvent qu'autrement – rémunéré en nature plutôt qu'en argent. C'est ainsi qu'il arriva un certain soir avec une portée de chatons et leur mère, de superbes persans. À partir de ce jour, les chats remplacèrent les chiens dans l'affection de Rachel Carson.

Étudiante, tous les étés, Rachel Carson était la neuvième ou la dixième à partager la maison de Springdale. Elle aidait sa mère et s'occupait de ses nièces. Pour conserver une certaine santé psychologique et se protéger de cette famille envahissante, Rachel se réfugiait dans ses livres, prenait soin des animaux de la ferme et promenait ses chiens. Plus tard, à l'âge de 28 ans, Rachel Carson – femme énergique quoique de santé délicate – avait cinq personnes plus ou moins à sa charge. À cause de cette situation familiale, elle fut contrainte d'abandonner son projet d'études doctorales. Le 1^{er} juillet 1937, quatre femmes de la famille Carson, représentant trois générations, déménagent à Silver Spring, située à 20 minutes du collège où Rachel enseigne à l'occasion afin que ses nièces puissent profiter de bonnes écoles. Rachel Carson conduit maintenant la vieille auto de son père décédé.

Longtemps, Rachel Carson tint le coup avec sa mère et fidèle collaboratrice, malgré les scandales familiaux qui risquaient d'entacher sa réputation. C'est ainsi que le 15 mai 1952, lorsque Rachel Carson signa les formulaires du *Fish & Wildlife Service* par lesquels sa démission entraînait en vigueur le 3 juin 1952, les deux femmes revenaient de quelques courts voyages, question de distraire les curieux de la « situation » de son frère qui, en épousant une Canadienne, était devenu bigame, et de celle de sa nièce, Marjorie, enceinte d'un homme marié. Cette dernière donna naissance à un fils, Roger Christie, le 18 février 1952. À la mort de Marjorie, Rachel adoptera son petit-neveu et lui assurera, par testament, un avenir financier jusqu'à l'âge de 35 ans ainsi que le soutien d'un couple de qualité qui l'élèvera parmi ses propres enfants, sans jamais en retirer d'avantages financiers.

Un talent littéraire précoce

Maria Frazier McLean Carson était fière de l'esprit d'observation de sa fille Rachel et du sens du détail que ses dessins traduisaient. Un petit livre d'une dizaine de pages fut, vraisemblablement, le seul cadeau que Rachel offrît à son père : une souris, une grenouille, un lapin, une chouette, un chien, une dinde, un canari, un poisson et quelques animaux domestiques partageaient la vedette avec M. Lee, le seul humain de l'histoire, qui ressemblait étrangement au propriétaire de la buanderie locale.

Rachel se laissait fasciner par la lecture, c'est certain, mais aussi par les écrivains dont elle enviait le talent extraordinaire de si bien raconter. À huit ans déjà, elle-même écrivit une histoire, *The Little Brown House*, et décora le texte, aux quatre coins, de maisons d'oiseaux. Elle racontait l'histoire de deux roitelets à la recherche d'un chez-soi et qui découvraient une jolie maison brune avec un toit vert. L'intérêt de cette première œuvre, qu'elle reprendra et terminera plus tard, est la qualité de la description de l'habitat de ces oiseaux et de leurs habitudes de vie.

Parmi tous les livres et magazines auxquels Maria Frazier McLean Carson avait abonné ses enfants, et tout spécialement Rachel, le *St. Nicholas* tenait une place de choix. Les illustrations, les histoires, les poèmes et les articles étaient pour Rachel une source de grande joie. Le *St. Nicholas* publiait des textes d'enfants et organisait des concours. Une ligue d'enfants auteurs fut formée en 1899. En devenir membre était un privilège.



Rachel Carson vers l'âge de 10 ou 11 ans

En mai 1918, Rachel Carson a 11 ans. Elle participe pour la première fois aux concours du *St.Nicolas*. *A Battle in the Clouds* était inspiré des événements de la Première Guerre mondiale et des lettres que le conscrit Robert Carson écrivait à sa famille. Dûment signé par Maria Carson qui attestait que sa fille l'avait elle-même rédigé – et sans aide! – selon les exigences du concours, le texte fut mis à la poste. Et Rachel attendit une réponse, patiemment, pendant cinq mois. En septembre 1918, *A Battle in the Clouds* lui valut le premier prix du concours, accompagné d'une mention spéciale pour la qualité de la prose. Et l'histoire se répéta, jusqu'à quatre fois dans une même année, lui méritant le statut de « Membre d'honneur » de la Ligue du *St.Nicholas*. Ces succès effacèrent quelques rides au front de Maria Frazier McLean Carson, fière que cette enfant – arrivée tardivement dans sa vie – manifeste un tel talent.

À 14 ans, Rachel Carson encaissa avec ravissement ses premiers « honoraires » à titre d'auteure : un cent le mot! Elle inscrivit sur une enveloppe : Premier paiement! Elle était déjà une personne très organisée. Son « grand livre¹ », le « *ledger* » qu'elle maintiendra à jour toute sa vie, retrace le titre de chacun de ses textes, la longueur, le nom des personnes qui l'ont reçu et à quelle date, les frais de poste, le paiement des droits perçus et les commentaires des lecteurs.

En juillet 1922, ses récits se transforment. Plutôt qu'avec des histoires ou des contes, Rachel entretient maintenant ses lecteurs avec des récits d'excursions dans la nature, qu'elle fait accompagnée de son chien, qui partageait son goûter, et munie d'un carnet de notes et d'un appareil photo.

¹ C'est grâce à cette tenue de livre impeccable et continue que l'on a su que Rachel Carson a soumis régulièrement des textes, dès ses premières années de collège, à des magazines aussi différents que *Pætry*, *Good Housekeeping*, *The Youth's Companion*, *The Atlantic Monthly*, *Woman's Home Companion*, *The Saturday Evening Post*, *Century Magazine*, *American Magazine*, *The Delienator* *Collier's*, *Coronet*, *Transatlantic*, *Nature Magazine*, *Readers Digest* et bien d'autres. Plusieurs ont disparu depuis.

L'école primaire publique et le *High School*

Parallèlement à cette jeune carrière littéraire, Rachel Carson était demeurée une écolière appliquée, inscrite à l'école publique de la communauté, la *School Street School*, où elle se classait au premier rang. Ses absences étaient cependant fréquentes, car Maria Frazier McLean Carson gardait sa fille à la maison et lui faisait elle-même la classe, à la moindre rumeur de diphtérie ou d'une quelconque maladie infantile. À l'exception du fait qu'elle ne réussissait pas à se faire des amis de son âge, ce manque d'assiduité ne semble pas lui avoir nui, bien au contraire. Rachel lisait alors beaucoup, surtout des nouvelles et des poèmes qui parlaient de l'océan et de la vie marine. Ses auteurs favoris étaient Herman Melville¹, Joseph Conrad² et Robert Louis Stevenson³.

Au moment d'entrer au *High School*, Rachel dut fréquenter les classes de tutorat offertes à *School Street School* aux enfants qui ne pouvaient se permettre de fréquenter les écoles secondaires plus éloignées où la plupart étaient pensionnaires. Robert Carson parvenait de moins en moins à faire vivre décemment sa famille. Ses espoirs de s'enrichir en vendant sa terre par lots ne se réalisaient toujours pas. On disait de lui qu'il n'arrivait même plus à payer ni le lait de ses enfants ni le foin pour ses animaux. Il occupa un emploi de gardien de nuit à la West Penn Power Company. Maria donnait des leçons de piano à 50 cents la leçon et vendait des partitions qu'elle avait recopiées. La maison se délabrait, et il devenait de plus en plus gênant d'y inviter des amis, ce qui, d'ailleurs, n'avait jamais vraiment été une habitude.

En 1923, Maria Carson inscrivit sa fille à l'école secondaire de Parnassus, située à deux milles de la maison, au nord de la rivière New Kensington. Rachel voyageait matin et soir. Dans cette école, le suivi individuel des étudiants était assuré par d'excellents enseignants. Malheureusement, les allers-retours entre la maison et l'école la privaient de plusieurs activités sociales et parascolaires, mais elle trouvait le temps de jouer au basket, au hockey sur gazon, et d'encourager l'équipe de football de son école. Ses quelques amis découvrirent une jeune fille taquine, qui aimait rire et faire le clown, sans méchanceté aucune. Elle finit au premier rang de sa promotion, en mai 1925, un peu avant ses 18 ans.

Le Pennsylvania College for Women

À l'automne 1925, Rachel fréquente le Pennsylvania College for Women (PCW) de Pittsburgh, qui deviendra le Chatham College⁴ qui s'enorgueillit toujours des diplômées inscrites dans la lignée d'excellence de Rachel Carson. Ce collège privé d'élite jouissait d'une très bonne réputation et n'était qu'à 16 milles de Springdale. Au printemps 1925, à la suite du concours annuel du State Department of Instruction, Rachel Carson avait obtenu la bourse de 100 \$ du 40th Senatorial District. Au programme, la composition anglaise était à l'honneur, de même que les sciences,

¹ Herman Melville, l'auteur de *Moby Dick* (<http://www.mobydick.org/hm.html>).

² Joseph Conrad a écrit *The Mirror of the Sea*. Tous ses livres racontent ses voyages et les guerres auxquelles il a participé. (<http://lang.nagoya-u.ac.jp/~matsuoka/Conrad.html>)

³ Robert Louis Stevenson est l'auteur de *Treasure Island* et de *The Strange Case of Dr Jekyll and Mr Hyde*. unibg.it/rls/rls.htm-life-and-works-of-robert-louis-stevenson.

⁴ <http://www.chatham.edu>

l'histoire contemporaine, la sociologie, les langues modernes et la gymnastique. L'objectif du collège était de faire de ces jeunes filles des épouses et des mères éduquées qui, en attendant le mariage, seraient des enseignantes, des infirmières, des travailleuses sociales et des secrétaires compétentes. Celles qui s'orientaient vers le droit, la médecine, les sciences et le génie étaient encouragées à se développer en ce sens; cependant, elles ne formaient qu'une minorité.

Les frais de pension à eux seuls étaient de 800 \$ par année. Rachel aurait pu occuper un emploi à temps partiel sur le campus, mais Maria Carson s'y opposa, prétextant que sa fille était de santé fragile. Les Carson divisèrent à nouveau la propriété familiale, et Maria donna plus de leçons de piano, vendit des pommes, des poulets... et la porcelaine de la famille. Peu soucieuse du manque d'élégance de la garde-robe que sa mère lui avait confectionnée, Rachel se concentra sur ses objectifs de réussite et sur ce qu'elle voulait devenir : une auteure, à son tour.

Des femmes exceptionnelles et dévouées l'ont soutenue. **Cora Helen Coolidge** et **Mary Helen Marks**, toutes deux diplômées de Smith College, se partageaient les responsabilités à la tête de l'institution. La première, à titre de présidente et la deuxième, à titre de rectrice. Cora Helen Coolidge était une femme chaleureuse et avait consacré sa vie à l'éducation des filles. Les étudiantes appréciaient le climat qu'elle avait créé au collège, un climat amical et familial, empreint de courtoisie, où l'entraide était à l'honneur. La tâche qui lui incombait, la collecte de fonds, exigeait qu'elle se déplaçât fréquemment et alors, Mary Helen Marks, dont la mère était elle-même diplômée de PCW, la remplaçait efficacement. Les deux femmes partageaient les mêmes valeurs et formaient une excellente équipe. Lors de sa première rencontre avec Rachel Carson, Cora Helen Coolidge perçut rapidement le potentiel de la jeune fille... et l'effort financier démesuré que sa famille devait fournir pour son éducation. Tout de suite, elle proposa à un généreux donateur de venir en aide à cette jeune fille de grand talent. Robert et Maria Carson reçurent un message discret de la part de la présidente qui leur annonça que les dépenses de Rachel étaient payées pour l'année.

Parmi les professeures de première année, **Grace Croff** était particulièrement proche de Rachel. Grace Croff était une femme dans la quarantaine, à l'esprit jeune et ouvert. Elle était exigeante et pleine d'imagination. Elle assumait avec plaisir son rôle de mentor auprès de Rachel. Les deux femmes parlaient de littérature, de musique et d'art en prenant le thé à la fin des cours, et conversaient longuement dans le parc du collège.



Grace Croff et sa brillante élève, Rachel Carson

Grace Croff était responsable du journal des étudiantes, *The Arrow*, et de son supplément littéraire, *The Englicode*. C'est d'ailleurs dans les pages de ce supplément que Rachel publia *The Master of the Ship's Light*, sa première histoire publiée au collège, dans laquelle elle décrivait la côte et l'océan qu'elle n'avait encore jamais vus. Grace Croff souligna l'intérêt, non seulement du sujet, mais du style de Rachel. Après une longue liste de suggestions, elle résuma ainsi son appréciation : « ... vous avez rendu accessible au lecteur un sujet relativement technique. L'utilisation de l'incident et du commentaire narratif est particulièrement intéressante¹. » Déjà, Grace Croff avait saisi l'essentiel du style de Rachel Carson. Elle l'encourageait à écrire, sans négliger les activités sportives qui lui changeaient les idées.

En 2^e année, Rachel Carson continuait à écrire dans le journal du collège, mais son intérêt pour les sciences, pour la biologie surtout, et les travaux de laboratoire, semblaient prendre le dessus sur la littérature. Ce qui n'était pas étranger à la personnalité charismatique de **Mary Scott Skinker**, professeure de biologie. Elle était crainte de la majorité des élèves à cause des hauts standards qu'elle leur imposait. Dynamique, énergique et d'un chic fou, grande et mince, les yeux profonds et la chevelure retenue avec souplesse, elle avait une démarche rapide. Elle parlait avec cet accent du Sud, si particulier. Elle riait de bon cœur et savait écouter. Mary Scott Skinker détenait un baccalauréat en science (1922) du Columbia Teacher's College de New York, ainsi qu'une maîtrise en zoologie de l'Université Columbia – réputée pour son département de biologie marine – décrochée l'année suivante. Ses objectifs de carrière étaient alors l'enseignement plutôt que la recherche. Scientifique brillante, elle avait dû – faute de mentor pour assurer son avancement dans la carrière – se satisfaire d'enseigner dans des collèges de 3^e ou de 4^e rang, comme le Pennsylvania College for Women. Elle avait 34 ans lorsque Rachel Carson fit sa connaissance.

Mary Scott Skinker était émerveillée du talent de Rachel et appréciait sa généreuse participation aux cours, sa curiosité, la minutie de son travail et ses connaissances étonnantes de l'histoire naturelle. En retour, Rachel lui était très attachée, séduite par l'envergure de ses connaissances et son enthousiasme communicatif pour les sciences. C'est autour de Mary Scott Skinker que Rachel Carson et quelques autres jeunes filles développèrent un intérêt commun pour la biologie.



Mary Scott Skinker

À l'été 1925, Mary Scott Skinker s'était inscrite au programme de doctorat à l'Université John Hopkins de Baltimore, en embryologie. Elle avait besoin de terminer rapidement un doctorat pour relancer sa carrière, car Cora Helen Coolidge venait d'engager le D^r Earl Wallace, un diplômé de l'Université Columbia en physique et chimie. Ce « mâle », comme disent si bien les Anglais, était le premier, mais non le dernier, que M^{me} la présidente placera à la tête d'un service d'enseignement. Comme plusieurs directrices de collège féminin, elle était convaincue que la présence d'hommes rehausserait le prestige de l'institution.

¹ LEAR, Linda, *op. cit.*, p. 34.

En 1929, quatre des neuf services d'enseignement du PCW étaient dirigés par un homme. En 1929, alors que Mary Scott Skinker avait presque 40 ans, côté carrière, rien ne plaidait en sa faveur : ni la situation économique du pays – c'est la période du Krach et de la Dépression –, encore moins la profession elle-même, et surtout, ni son âge, ni son état de santé, ni le sexe auquel elle appartenait. Ayant choisi délibérément le célibat – puisque le mariage lui aurait fermé définitivement toutes les portes – elle devait subvenir à ses besoins. Elle décida de travailler à temps plein, et de poursuivre ses études, en soirée. Elle terminera son doctorat en 1933.

Rachel Carson étudiait avec ardeur. Elle avait peu d'amies, mais toutes venaient d'un milieu semblable au sien, toutes étaient également déterminées à réussir. Certaines étaient brillantes, indépendantes d'esprit et non conformistes; d'autres étaient passionnées d'histoire et de langues anciennes. De surcroît, l'une était amusante... quand elle le voulait bien. Rachel fut pour cette autre élève, une grande sœur, la conseillant à l'occasion et la sermonnant quand elle la voyait perdre un temps précieux à écrire des lettres d'amour. Quoique de petite taille, Rachel était agile : elle était une bonne gardienne de but au hockey sur gazon. Les danses et les thés auxquels elle était invitée lui plaisaient moins qu'une soirée à lire seule dans sa chambre. Aux concerts de Carnegie Hall et aux conférences sur l'art, elle préférait de beaucoup les expositions du Musée d'histoire naturelle qui faisaient largement place aux oiseaux. Pendant longtemps, Rachel Carson resta à l'écart des autres pensionnaires pour plusieurs raisons dont la première était peut-être la présence d'une acné sévère au visage, aux épaules et au cou. Ses cheveux gras coupés droits au menton nécessitaient un lavage quotidien. L'âge ingrat bien sûr se poursuivait, mais il y avait plus. Rachel Carson était une jeune fille très réservée, confiante en ses capacités et extrêmement indépendante. Ces qualités pouvaient être perçues comme de l'indifférence ou même de l'arrogance par les gens qui l'entouraient.

Mais ce que ses compagnes trouvaient le plus étrange, c'était la présence de sa mère au collège, presque tous les week-ends. Maria Carson arrivait dès la fin des cours, le samedi, autour de midi, et ne repartait qu'en fin de soirée. Sinon, c'est Rachel qui prenait le train en direction de la maison familiale. Mère et fille lisaient à la bibliothèque. Parfois, Maria Carson dactylographiait les travaux de sa fille. Le plus souvent, cette femme – qui leur semblait plutôt âgée, avec ses cheveux gris, toute vêtue de noir et à l'air sévère – apportait des astringents, pour la peau de sa fille, et des biscuits, qu'elles ne partageaient avec personne d'autre. Ensemble, elles éprouaient un vif plaisir à apprendre.



Rachel Carson, 1928

En 1928, Rachel Carson était devenue une très jolie jeune fille. Elle était heureuse. Elle avait même accepté d'aller au bal de sa promotion, accompagnée d'un ami du cavalier d'une amie. Quel souvenir semble-t-elle en avoir gardé? Oui, c'était une soirée bien plaisante. L'élégance de Mary Scott Skinker, surtout... Son cavalier d'un soir trouva difficile d'amorcer une conversation et plus difficile encore de la poursuivre. Mais il la rappela. Ils sortirent quelques fois ensemble... et plus jamais on n'en entendit parler.

Une carrière scientifique

Tiraillée par les choix à faire pour son avenir, par les attentes de sa mère, qui voyait en elle une écrivaine, et par les arguments de Mary Scott Skinker qui lui avait démontré que l'étude des sciences lui permettrait de mieux découvrir la nature, de la comprendre et non seulement de l'observer, Rachel Carson – sans illusion aucune sur l'avenir et l'accueil que le monde scientifique réservait aux femmes – choisit une majeure en biologie : « Je pensais que je devais être l'un ou l'autre; il ne m'est jamais venu à l'esprit, et apparemment à personne d'autre, que je pourrais combiner les deux carrières¹. »

Le choix d'une carrière scientifique aurait été marqué par deux événements. C'est à l'hiver 1928, lors d'un « *party* de filles » auprès du foyer, que Rachel Carson confia à ses compagnes que son intérêt pour les sciences était né lorsque, vers l'âge de neuf ans, elle avait entendu la mer en portant à son oreille un coquillage qui s'était retrouvé, à tout hasard, derrière la maison de Springdale, une surprise qui avait fait jaillir tant de questions dans son esprit! Peut-être cette anecdote fait-elle partie de sa légende... Pourtant, ce choix, elle l'expliquera quelque peu différemment à son amie, Dorothy Freeman, dans une lettre datée du 8 novembre 1954 :

Il y a plusieurs années, au cours d'une nuit, alors que la pluie et le vent martelaient les vitres de ma chambre, au dortoir du collège, un vers de *Locksley Hall* enflamma mon esprit : « Alors que des vents puissants s'élèvent, et que la mer rugit, je pars. »

Je me souviens encore de l'intense réaction émotive que cette phrase a suscitée en moi, semblant me dire que mon chemin personnel me conduisait à la mer – que je n'avais encore jamais vue – et que mon destin était en quelque sorte relié à la mer. Et, comme tu le sais, il le fut. Quand, finalement, je suis devenue sa biographe, la mer m'a apporté la célébrité et ce que le monde appelle le succès².

Rachel s'inscrivit au cours d'embryologie de Mary Scott Skinker et expliqua son choix à une amie : « N'est-elle pas une merveilleuse conseillère? Je me sens maintenant tellement en sécurité depuis que mes affaires sont entre ses mains³. » Avec Mary Scott Skinker, Rachel Carson était en territoire connu, car cette dernière avait une manière toute personnelle d'enseigner les sciences. Comme Rachel, elle était une adepte du plein air, et son enseignement se faisait de préférence sur le terrain. Elle était plus zoologiste que botaniste; elle avait surtout un sens aigu de la préservation des espèces fragiles, une valeur que Maria Carson avait inculquée très tôt à sa fille.

Depuis la fin du XIX^e siècle, des femmes scientifiques comme Mary Scott Skinker formaient leur propre relève en guidant le développement personnel et la carrière de leurs plus brillantes étudiantes. En plus d'établir des contacts professionnels et de les conseiller, une amitié profonde et, certainement, une solidarité s'établissaient entre les mentors et leurs protégées. C'est ainsi que Rachel Carson ira jusqu'à tenter, en avril 1928, de s'inscrire à l'Université John Hopkins – même si elle n'avait pas terminé son baccalauréat – parce que Mary Scott Skinker allait y faire sa dernière année de doctorat. Rachel fut acceptée en faisant valoir ses intérêts pour la génétique et

¹ Rachel Carson à Dorothy Freeman, lettre du 8 novembre 1954. Cité par P. Brooks, *The House of Life – Rachel Carson at Work*, Houghton Mifflin Company, Boston, 1972, XVI-370 pages, p. 17.

² FREEMAN, Martha, éditeur, *Always, Rachel – The Letters of Rachel Carson and Dorothy Freeman, 1952-1964. The Story of a Remarkable Friendship*. 1995, Beacon Press, Boston, XXX-567 pages, p. 59.

³ LEAR, Linda, *op. cit.*, p. 44.

l'anatomie comparée, en zoologie, mais les frais supplémentaires de 100 \$ imposés aux étudiantes dans sa situation, de même que l'impossibilité d'obtenir de l'université une quelconque aide financière dans ces cas, firent avorter le projet, malgré des lettres de recommandation des plus éloquentes.

Rachel se résignera donc à terminer son baccalauréat au PCW, malgré le départ de Grace Croff et de Mary Scott Skinker, ces départs n'étant certainement pas à l'honneur des politiques du collège. Les lettres enthousiastes de Mary Scott Skinker qui travaillait au Marine Biology Laboratory de Woods Hole, situé au sud-ouest de Cape Cod, enchantaient Rachel : elle y voyait le « paradis des biologistes ». En décembre 1928, Rachel Carson fut admise à l'Université John Hopkins, encore une fois chaleureusement recommandée pour son talent et faisant valoir des besoins financiers croissants. Le projet de recherche qu'elle présentait pour la maîtrise était une étude comparative des nerfs du cerveau et du crâne de la tortue *Testudinata* avec ceux du serpent¹. Les dettes de Rachel envers le collège – lesquelles se chiffraient à 1 600 \$ – devaient être remboursées à l'automne suivant; le 28 janvier 1929, Rachel Carson signa une entente avec le collège donnant en garantie deux lots contigus de la terre de son père – qui ne parvenait toujours pas à les vendre – et qu'il lui avait cédés. Malgré tout, Rachel termina son bac avec la mention *magna cum laude*, le 10 juin 1929. Les sacrifices de Maria Carson n'avaient pas été vains, et sa fille lui avait exprimé toute sa reconnaissance, en ces mots, lors de son 60^e anniversaire de naissance :

J'espère seulement qu'il soit en mon pouvoir de contribuer à ce que l'année qui vient soit la plus heureuse et la plus confortable que vous ayez connue depuis des années. [...] maintenant que ces quatre années de bannissement [...] sont finies. Vous ne saurez jamais – vous êtes trop modeste et vous vous dépréciez trop pour le savoir – ce que vous représentez pour moi et combien je vous suis reconnaissante pour chacune des années que nous avons partagées².

Enfin, la mer : le laboratoire de biologie marine de Woods Hole³

À l'été 1929, pendant huit semaines, et grâce à l'influence de Mary Scott Skinker, Rachel obtint une place à titre de chercheuse débutante au laboratoire de biologie marine de Woods Hole. En s'y rendant, à la mi-juillet, elle fit un arrêt à Washington pour rencontrer Mary Scott Skinker qui étudiait maintenant dans cette ville, tout en travaillant au Département de l'Agriculture des États-Unis (USDA). Les deux amies s'accordèrent trois ou quatre jours de vacances. Rachel était ravie de converser longuement au coin du feu avec cette personne qui nourrissait si généreusement sa vie intellectuelle et émotive.

Le laboratoire de biologie marine de Woods Hole a été fondé en 1871 par Spencer Baird, rattaché au Smithsonian Institute⁴ et commissaire aux pêcheries américaines. Dans ce haut lieu d'échanges privilégiés entre scientifiques, les femmes participaient aux recherches et à l'enseignement. Dès la fondation, elles avaient siégé au conseil d'administration⁵. L'atmosphère

¹ <http://www.schildpad.nl/enkinghalsw.html> – <http://www.turtles.org/se25.jpg> – [Loggerhead Turtles](#)

² Rachel Carson à Maria Carson, février 1929, Linda Lear, *op. cit.*, p. 51.

³ [Woods Hole Oceanographic Institution](#)

⁴ Smithsonian Institute : <http://www.si.edu>

⁵ Visitez : <http://www.chatham.edu> et choisissez Who Besides Rachel.

de travail était des plus conviviales. Étudiants et chercheurs chevronnés travaillaient côte à côte aux tables de laboratoire dont les chaises devaient être louées au coût de 100 \$ pour la session. Le PCW avait assumé les frais de la chaise de Rachel. Les familles des chercheurs vivaient sur place. Des pique-niques, des excursions et des récoltes de spécimens étaient organisés, de même que des « *beach parties* ». Rachel jouait au tennis et apprit le crawl. Elle partageait une chambre avec une amie et dînait tous les soirs au mess, à dix-huit heures. Sa place était réservée à une table présidée par un hôte.

Le lieu était une sorte de club privé pour scientifiques. Loin des pressions habituelles de leurs lieux professionnels, ils pouvaient travailler avec plus de satisfaction. Les plus jeunes avaient le privilège d'être en contact avec des personnes importantes qui pouvaient les conseiller et faciliter le cheminement de leur carrière. Rachel était l'une des 31 femmes chercheuses débutantes parmi les 71 scientifiques présents au cours de l'été 1929. Mais surtout, surtout, la bibliothèque était des mieux pourvues. Rachel s'appliqua à regrouper toute la documentation pertinente et rédigea un texte que le professeur Rheinart P. Cowles – qui lui enseignera à l'Université John Hopkins – estima devoir être publié. Si le Marine Biology Laboratory de Woods Hole n'était pas le paradis des biologistes, il n'en était pas loin.

Les études de maîtrise à l'Université John Hopkins¹

Rachel poursuivit ses études à l'Université John Hopkins qui portait encore l'empreinte du célèbre biologiste de la mer, William Keith Brooks, dont la philosophie voulait que les étudiants développent un esprit indépendant, aient confiance en leur talent et cultivent leurs propres intérêts. Rachel aimait vivre à Baltimore. Elle en aimait le climat, et les possibilités d'emploi semblaient plus encourageantes qu'à Pittsburgh. Elle loua une maison à Stemmers Run, à la campagne, et invita ses parents à la rejoindre. En cette période de crise économique, Rachel estimait qu'en mettant en commun les modestes ressources de la famille, chacun en bénéficierait. Sa mère pourrait se sentir utile en tenant maison et en préparant les repas. Le moins que l'on puisse dire, c'est que Rachel Carson était une femme à l'esprit pratique.

L'été suivant, Rachel choisit d'enseigner aux étudiants de premier cycle plutôt que de retourner à Woods Hole, et cette expérience fut concluante pour elle : elle aimait enseigner. Un doctorat en zoologie s'imposait. Avec Grace Lippy, une enthousiaste du laboratoire, Rachel formera une équipe hors pair. La première expliquait la théorie et la méthode de dissection, tandis que l'autre supervisait patiemment le travail des étudiants. L'expérience se répéta pendant quatre ans. Et Grace Lippy fut la seule personne avec qui Rachel se lia d'amitié au cours des années passées à John Hopkins. Les cours d'été réussissaient à peine à payer sa dette et son loyer. Elle se résigna à poursuivre ses études à temps partiel, et sans aide financière. Raymond Pearl de l'Institute for Biological Research rattaché à la School of Hygiene and Public Health cherchait justement des étudiants pour son laboratoire de zoologie. Rachel fut ravie de travailler avec la colonie de rats de Raymond Pearl et d'étudier la mouche à fruits, la *Drosophila*.

À Noël, Rachel rendit visite à Mary Scott Skinker, à Washington. Malgré la maladie, cette dernière continuait son travail sur les parasites et, après avoir écouté attentivement sa pupille, la

¹ <http://www.jhu.edu/>

mit en contact avec des zoologistes du National Museum of Natural History où elle eut le loisir d'examiner des spécimens et de lire tranquillement. Au cours de cette année-là, Rachel avait troqué l'étude de la vipère pour celle de l'écureuil à queue en écailles qui ressemble à l'écureuil volant. Elle n'arrivait tout simplement pas à cerner un projet de maîtrise qui soit, à la fois, intéressant et réalisable dans un délai raisonnable. L'échéance de sa dette envers le PCW se rapprochait. Rachel dut chercher un emploi. Justement, l'École de médecine dentaire cherchait des assistants; Grace Lippy connaissait personnellement le doyen. Elle communiqua avec lui, et Rachel Carson devint la première femme biologiste et la première instructrice de l'École de médecine dentaire.

Pour hâter l'obtention de sa maîtrise, Rheinart P. Cowles suggéra à Rachel de s'impliquer dans l'organisation du laboratoire de biologie de la baie de Chesapeake, à Solomon's Island, au Maryland, et lui proposa d'étudier un sujet très pointu, le pronephros¹ du poisson dont le rôle évolue à différentes étapes du développement du système urinaire des poissons. La thèse fut déposée en avril 1932. Enfin! Les commentaires des jurés, Rheinart P. Cowles et E.A. Andrews, soulignèrent l'excellente synthèse des écrits sur le sujet, le soin minutieux du traitement en laboratoire et un sens critique exceptionnel².

Entre l'idéal et la survie

Le 14 juin 1932, Rachel Carson détient une maîtrise, mais se trouve sans emploi. Après une session d'enseignement à l'été et un séjour à Woods Hole, Rachel retourne à l'École de médecine dentaire et de pharmacie et s'inscrit au doctorat, qu'elle devra abandonner au printemps 1934 pour des raisons financières. À la fin de l'automne 1932, elle a dû céder au PCW les droits sur les lots de la propriété familiale de Springdale. Si jamais le collègue réussissait à vendre ces terrains! Pour Rachel Carson, ce fut le comble de l'humiliation!

À la recherche d'un poste d'enseignante à temps plein en biologie, Rachel met à jour son dossier au bureau de placement de l'université, précisant qu'elle désirait un emploi dans le domaine de la « recherche scientifique », qu'elle était qualifiée pour enseigner les sciences dans un collège de premier cycle et qu'elle accepterait un salaire se situant entre 2 400 \$ et... 1 200 \$. Rheinart P. Cowles souligna les talents et l'enthousiasme de Rachel Carson pour la recherche, en plus de ses qualités de pédagogue. Grace Lippy mit de l'avant la qualité des travaux de laboratoire de Rachel Carson – un talent et une rigueur inhabituels! – et affirma qu'elle représenterait un véritable trésor pour qui l'engagerait. Mais peu d'emplois étaient disponibles.

¹ Le rein est un organe qui évolue, que ce soit chez l'humain ou le poisson. Le pronephros marque le début du développement de cet organe, jusqu'à la quatrième semaine, et il est présent chez les invertébrés les plus primitifs. À la fin de la quatrième semaine, il est alors remplacé par le mesonephros que l'on retrouve chez les poissons et les amphibiens. Finalement, chez les humains, il est suivi par le métanephros qui complète la dernière étape du développement du rein.

² CARSON, Rachel, *The Development of the Pronephros During the Embryonic and Early Larval Life of the Catfish (Ictalurus punctatus)*, thèse de Maîtrise, John Hopkins University. Avril 1932.

Retour à la source

Puisqu'il en était ainsi, Rachel Carson songea à revenir à son premier métier, la rédaction d'articles pour des magazines, comme source de revenu. En révisant ses anciens textes, elle retrouva le plaisir d'écrire. Ensuite, elle rendit encore une fois visite à Mary Scott Skinker qui travaillait maintenant pour le gouvernement, en parasitologie, heureuse enfin dans un environnement de recherche. Tout de suite, Mary Scott Skinker conseilla à Rachel de se présenter aux examens de la fonction publique, dans le secteur de la zoologie. Elle l'aida à préparer les examens de janvier 1935 où Rachel Carson obtint 76,5 % en parasitologie, et ceux de mai où elle obtint 61 % en biologie de la vie sauvage et 75 % en biologie aquatique. Avec ces résultats, Mary Scott Skinker suggéra à Rachel de rencontrer Elmer Higgins, directeur du U.S. – Bureau of Fisheries, Division of Scientific Inquiry. Celui-ci n'avait pas de poste à lui offrir dans l'immédiat, mais il avait reçu un mandat difficile, et quelque peu en dehors de ses cordes. Le gouvernement avait demandé à son service de rédiger 52 textes de sept minutes chacun, destinés à la radio pour informer les auditeurs sur la vie marine. Le programme était intitulé *Romance Under the Waters*, mais à ce jour, les scripteurs n'arrivaient pas à rejoindre le public. Rachel Carson s'acquitta avec brio de ce mandat; les émissions furent un succès. Elle fut payée 6,50 \$ par jour. Et cela, pendant une année.

Rachel puisa à nouveau dans ses recherches passées et présenta quelques articles qui furent publiés dans le *Baltimore Sun*. Dans chacun de ses textes, Rachel Carson écrivait selon un plan général identique : elle dressait tout d'abord un portrait du poisson, de l'oiseau ou du cours d'eau présenté. Ensuite, elle décrivait les processus qui régissaient favorablement le milieu habituel de cette espèce. Enfin, elle expliquait comment les intrusions des humains pouvaient affecter ces processus et ainsi, nuire à une espèce, en polluant son milieu de vie. En avril 1936, Rachel Carson mit à jour son dossier au bureau de placement en précisant qu'elle était « rédactrice d'articles scientifiques de fond ». Elmer Higgins lui confia par la suite la rédaction d'une brochure gouvernementale qui devait s'intituler *The World of Waters*. Lorsque Rachel lui présenta son travail, il lui dit que ce n'était pas tout à fait ce qu'il voulait. Il estimait que le texte de Rachel avait tout d'une œuvre littéraire, susceptible d'intéresser un périodique spécialisé, l'*Atlantic Monthly*, par exemple, qui était le meilleur de cette catégorie. Rachel simplifia son texte en vue de la brochure, remit le texte original dans le tiroir, et passa à autre chose.

Enfin, une percée!

En juillet 1936, les notes que Rachel Carson avait obtenues aux examens d'admission à la fonction publique fédérale, particulièrement le 75 % en biologie aquatique, portèrent fruits. Elmer Higgins avait surveillé l'ouverture de postes lui convenant et recommanda immédiatement son engagement à la *Division of Scientific Inquiry*, à Baltimore. Le 17 août 1936, Rachel Carson débute à titre de scientifique au sein d'un organisme fédéral, à temps plein. Elle était l'une des deux femmes recrutées à un niveau professionnel. Rachel travaillera avec Robert Nesbit qui étudiait les poissons de la baie de Chesapeake. Puisque ces recherches nécessitaient de nombreux déplacements ainsi que des contacts réguliers avec les experts des pêcheries, Rachel continuait d'apprendre en visitant les laboratoires et les lieux naturels qui faisaient l'objet de l'étude. Dans son cahier à spirale, Rachel Carson consigne la moindre observation. À la maison, elle retranscrit

ces informations sur des fiches qu'elle classe soigneusement dans un classeur en bois, dans son coin de travail, pour usage ultérieur.

Un premier article signé dans une revue scientifique prestigieuse
Undersea – Atlantic Monthly – Septembre 1937

... créer en mots une image qui s'imprimerait clairement dans les yeux de l'esprit.

– Rachel Carson, *Lettre à une jeune aveugle*¹

Malgré son nouvel emploi, Rachel Carson est toujours à court d'argent à cause de ses lourdes responsabilités familiales. Elle se souvient du conseil d'Elmer Higgins et sort du tiroir l'article *The World of Waters* qu'il avait jugé trop littéraire pour en faire une brochure. Edward Weeks, alors éditeur de l'*Atlantic Monthly*, l'achète pour 100 \$ et le publie en septembre 1937, sous le titre *Undersea*. Il est émerveillé par cette présentation poétique du monde marin – comme si on y était – à travers les yeux et la sensibilité de Rachel Carson qui s'est refusée longtemps à illustrer ses articles – et plus tard, à joindre une photo à ses livres.

Répondant à la demande d'Edward Weeks, qui souhaite présenter cette nouvelle rédactrice à ses lecteurs, Rachel Carson insiste pour que son propre nom, sa signature personnelle, apparaisse au bas de l'article, plutôt qu'un pseudonyme ou un nom masculin. Il faut dire que, pour être publiées et bénéficier d'une certaine crédibilité ou tout simplement être prises au sérieux, plusieurs femmes signaient d'un pseudonyme masculin. C'était une pratique des éditeurs et le gouvernement américain n'échappait pas à cette tendance, surtout quand il s'agissait de questions économiques, scientifiques ou des mesures de conservation. Signées par un « homme », ces opinions ou affirmations avaient plus d'impact. Rachel Carson l'avait certainement observé dans son milieu de travail.

Tout de suite, *Undersea* fut acclamé parce que la voix qui exprimait la beauté de la vie marine le faisait différemment de tout ce que les lecteurs avaient pu lire jusqu'ici. Rachel Carson décrivait un monde avec ses cycles de vie, son rythme propre et les relations étroites qui s'établissent entre les espèces.

La gestation longue et discontinuée d'un premier livre
Under the Sea-Wind – Sous le vent du large – Simon & Schuster –
Novembre 1941

Parce que dans la mer, rien n'est perdu. L'un meurt et l'autre vit, comme défilent les éléments les plus précieuses de la vie qui se transmettent en des chaînes sans fin.

– Rachel Carson, *Under the Sea-Wind*, 1941

Enthousiaste après la lecture de *Undersea*, Quincy Howe, de la maison d'édition Simon & Schuster de New York, propose à Rachel d'écrire un livre à partir de l'article. Rachel Carson lui écrit qu'elle serait ravie d'en discuter avec lui. Le livre prévu devait regrouper une douzaine de

¹ CARSON, Rachel, *Lettre à une jeune aveugle*, cité par P. Brooks, *op. cit.* p. 11.

chapitres répartis selon l'habitat des espèces : la côte, l'océan et les abysses pour lesquelles Rachel présenterait un animal typique. Rachel Carson raconterait en menu détail des étapes importantes de la vie de ces espèces, tout en évitant « d'humaniser » le récit, ce qui aurait réduit l'objectivité scientifique du narrateur. Surtout, le lecteur devrait y trouver « ... l'odeur du bord de la mer, la sensation du vaste mouvement des eaux, le bruit des vagues se glissant dans chaque page, et au-dessus de tout, l'océan, cette force dominant toutes les créatures¹ ». Dans un souci extrême de vérité et de rigueur, Rachel Carson voulut s'associer à William Beebe, océanographe et ornithologue rattaché à la New York Zoological Society parce qu'elle avait besoin d'un guide pour plonger elle-même au fond de la mer... ce qu'elle n'avait jamais fait.

Par contre, pendant plus de 18 mois, Rachel Carson mit en veilleuse la rédaction du livre et continua à écrire des articles destinés à des magazines parce qu'ils payaient bien, et régulièrement. Dans le cas d'un livre, il fallait que la rédaction en soit bien avancée pour que l'éditeur acceptât seulement de penser à consentir une avance... ce qui était encore bien plus rare quand l'auteure était une inconnue. Après une réorganisation qui prit plus d'une année à se concrétiser, la mission nouvelle et élargie du U.S. Fish and Wildlife Service (FWS), nouveau nom de son ancien employeur, sera des plus favorables à Rachel Carson. Le travail était certes plus exigeant, mais Rachel ne s'en plaignit jamais, et sera finalement promue au poste d'assistante biologiste marine, bien plus tard, en mai 1942.

À l'été 1939, Rachel Carson soumit à Edward Weeks, de l'*Atlantic Monthly*, le premier chapitre de son livre *Under the Sea-Wind*... Et il le refusa! Il avait choisi un autre auteur. Privée du revenu sur lequel elle comptait pour retourner à Woods Hole, Rachel se tourna vers un ami, l'auteur et dessinateur Hendrik Villem van Loon, qui travaillait chez Simon & Shuster. Il assura alors Rachel que chez cette maison d'édition, lorsque le choix d'un ouvrage était arrêté, on faisait des miracles pour que cette publication soit une réussite. Cependant, une avance de 250 \$ lui paraissait peu probable, mais il s'engagea à rendre la vie des plus misérables à ces éditeurs, tant que le livre ne serait pas publié... et payé. Non seulement Rachel Carson obtint-elle une première avance, mais Simon & Shuster s'engagea à lui en verser une deuxième au bout de 15 000 mots.

En août 1939, Rachel Carson s'offre dix journées de vacances et de recherche à Woods Hole, cette fois sans sa mère. À son retour, elle déménage dans une maison plus grande où il y a une petite cour et de la place pour un potager. Rachel en occupera tout l'étage, tandis que sa mère et ses nièces auront leurs quartiers, au rez-de-chaussée. Dans la grande chambre qu'elle emménage, avec un vrai bureau, elle peut ainsi travailler la nuit, dans le silence et la tranquillité, Buzzie et Kito, ses deux chats persans, lui tenant compagnie. Rachel Carson a toujours eu besoin de cette solitude :

Écrire est une activité à tout le moins solitaire. Bien sûr, il y a des associations stimulantes et même heureuses avec des amis et des collègues, mais dans l'instant immédiat du travail d'écriture, l'auteur se coupe lui-même de tous et se concentre sur son sujet. Il pénètre dans un royaume où il n'est encore jamais allé – peut-être même où personne n'est jamais allé. C'est un endroit solitaire et quelque peu effrayant... Aucun écrivain ne peut demeurer immobile. Il continue à créer ou il périt. Chacune des tâches achevées porte en elle-même l'obligation d'aller plus loin².

¹ LEAR, Linda, *op. cit.*, p. 90. Voir quelques extraits à l'annexe 2.

² Rachel Carson lors de son allocution, en recevant le *Achievement Award of the American Association of University Women*, le 22 juin 1956. Cité par P. Brooks, *op. cit.*, p. 1. Traduction libre.

Quand elle évoque ces périodes d'écriture, Rachel Carson parle... d'« agonie »! Elle travaillait lentement, extrêmement lentement, révisant chacune des phrases, la lisant et la relisant à haute voix, demandant à sa mère de faire de même, jusqu'à ce que le rythme de la phrase corresponde à l'atmosphère qu'elle souhaitait recréer. Pendant la journée, Maria Carson dactylographiait les textes, avec le plus grand soin, et les déposait, le soir, sur la table de travail de sa fille. Au début du mois de juin, Rachel soumit un texte de 15 000 mots, et reçut une avance de 250 \$. Le manuscrit devait être remis le 31 décembre 1940, et il le fut.

Rachel Carson insista cette fois pour que des illustrations ornent le livre. Howard Frech, du Baltimore Sun, dessinerait huit esquisses dont l'une serait en page-couverture. Après maintes discussions et tergiversations, *Under the Sea-Wind* parut le 1^{er} novembre 1941 et se vendait 3 \$ la copie. Le livre fut bien accueilli par les critiques littéraires et scientifiques ainsi que par les collègues de Rachel Carson qui découvrirent à quel point elle savait écrire, en tant que scientifique et en tant que poète. Une première copie fut dédicacée et remise à Maria Carson, une deuxième, à Elmer Higgins.

Dramatique coup du sort! Le 1^{er} décembre 1941, soit un mois plus tard, les Japonais bombardent Pearl Harbor. Les États-Unis entrent en guerre. Les citoyens américains ont bien d'autres soucis que la nature et la poésie. Malgré la meilleure des volontés, Quincy Howe, de chez Simon & Schuster, n'accomplit aucun miracle pour promouvoir le livre. À la fin de la première année, 1348 copies avaient été vendues; six ans après, on en avait vendu moins de 1 600 copies. En tout, Rachel Carson reçut moins de 1 000 \$, et elle dut, à même ces droits, payer l'illustrateur et les droits d'auteur pour des publications auxquelles elle se référait. Elle put inscrire dans son « *ledger* » : 689,17 \$ dans la colonne « revenu ». Ensuite, Rachel Carson racheta les copies non vendues, qu'elle offrit en cadeau pendant des années.

Tout n'était pas perdu de cette pénible expérience. Rachel Carson s'était liée d'amitié avec l'éditrice Maria Leiper, dont les talents de publiciste étaient très appréciés dans le milieu, et avec Sonia « Sunny » Bleeker du service de marketing, qui connaissait – mais vraiment à fond – tout le monde de l'édition. Toutes deux étaient de chez Simon & Schuster. Elles devinrent en quelque sorte les premières agentes et conseillères de Rachel Carson qui ne fut jamais ni facile ni trop modeste lorsqu'il s'agissait d'argent et de promotion de ses écrits. D'ailleurs, c'est Rachel Carson elle-même qui suggéra à l'éditeur que *Under the Sea-Wind* soit mis en nomination pour le prix Pulitzer.

Rachel Carson, éditrice

La réorganisation de la bureaucratie fédérale n'en finissait plus. Avec la guerre, les bureaux se déplaçaient presque aussi vite que les priorités gouvernementales, et pour Rachel, ses propres écrits lui semblaient bien futiles. Puis, de nouveau, elle travaille avec Elmer Higgins et prépare des bulletins d'information. Elle franchira – peut-être avec quelques retards sur ses collègues – les différents échelons d'une carrière au sein de la fonction publique¹. En tant qu'éditrice et

¹ Étapes de l'évolution de la carrière de Rachel Carson :

- 1942-1943 : assistante biologiste aquatique
- 1943-1945 : biologiste aquatique associée
- 1945-1946 : biologiste aquatique
- 1946-1949 : spécialiste de l'information
- 1949 à sa démission en 1952 : biologiste et éditrice en chef du *Progressive Fish-Culturist*.

principale rédactrice du *Progressive Fish-Culturist*, elle rejoint plus de 3 500 professionnels, sur une base régulière. À ce poste, elle avait la réputation de n'avoir aucune tolérance pour le travail bâclé et les pertes de temps. Rachel Carson était une patronne appréciée pour sa façon de régler les problèmes, même avec quelques pairs ou subalternes incompetents et entêtés. Ses collègues se rendaient vite compte qu'elle savait faire fonctionner le système. C'était un roc quand elle avait décidé quelque chose, mais elle savait surtout insister quand il le fallait et accepter d'être souple selon le moment et les personnes. Son sens de l'humour était apprécié de tous, particulièrement en session de travail intense.

Après un court séjour à Chicago, Rachel et sa mère reviennent, le 1^{er} mai 1942, au Maryland. À 36 ans, Rachel Carson, professionnelle à l'emploi du gouvernement américain, assume des responsabilités qui lui laissent de moins en moins de temps pour l'écriture, même si dans ce milieu, elle est avantagement connue à titre de rédactrice scientifique, extrêmement habile à vulgariser les sujets les plus difficiles, et tout autant à dénicher des sujets proches des gens. Justement, deux articles dans ce sens viennent d'être publiés et remportent un franc succès. Le premier présente l'asclépiade de Syrie et l'autre parle d'un talent particulier des chauves-souris.

L'asclépiade de Syrie est une plante répandue dans les champs et les fossés de l'Est du Canada et des États-Unis. Tout le monde l'a déjà remarquée. Ses feuilles plutôt épaisses et velues contiennent un latex qui ressemble à du lait, d'où le nom commun de *milkweed* qu'on lui donne chez nos voisins américains. Enfin, une fine observation des chauves-souris la surprit. Ces petites bêtes possèdent un outil précieux que les scientifiques venaient de découvrir au cours de la guerre. En effet, les chauves-souris s'orientent dans la nuit et capturent leurs proies grâce à un système de détection sonique, qui n'a vraiment rien à envier à cet outil de détection issu de la plus moderne technologie de l'époque – et sujet pertinent en temps de guerre – le radar. Ce dernier article fit un malheur!

Rachel Carson semble avoir trouvé sa voie, mêlant ses intérêts principaux : la littérature et les sciences, à moins que ce ne soient les sciences et la littérature... À la fin de la guerre, Rachel Carson est prête pour une réflexion sérieuse et un changement de carrière... abyssal! Mais se réorienter ou donner une nouvelle impulsion à sa carrière n'était pas chose facile parce que de nombreux ex-militaires cherchaient un emploi et plusieurs scientifiques étaient en lice. Peu d'organismes embauchaient des femmes, à moins qu'elles ne soient sténo-dactylos. Rachel Carson s'adressa de nouveau à ses amis et mentors parce qu'elle cherchait un bon sujet. Depuis longtemps en contact avec les biologistes des Pêcheries américaines, Rachel Carson avait bien sûr entendu parler de ce produit-miracle, le DDT et de la puissance de cette nouvelle arme dans la « guerre » contre les insectes. C'est encore une fois Elmer Higgins qui lui indiqua cette piste intéressante en jetant sur son bureau des rapports de recherche de Clarence Cottam¹.

¹ Clarence Cottam (1899-1974) : biologiste né en Utah, il avait été élevé dans une petite communauté rurale et avait travaillé dans les ranches et sur des fermes. En 1929, il fut recruté par le gouvernement. En 1939, il dirigeait le centre de recherche sur la vie sauvage (1939-1945). Il s'est engagé dans la défense d'espèces menacées dont l'aigle chauve et le pélican brun. Il fut un précieux allié de Rachel Carson. Il publia des livres sur les habitudes alimentaires des canards sauvages et sur les insectes familiers. Ses articles furent publiés par *Audubon Magazine*, *National Parks Magazine*, et *Living Wilderness*.

Rachel Carson argumente à sa façon

Devant la documentation qu'Elmer Higgins venait de déposer sur son bureau, Rachel Carson ne pouvait dire non. L'ennemi était bien présent. Il fallait vider la question, mais ses positions personnelles à ce sujet n'étaient pas vraiment connues, et le thème des pesticides n'était ni le plus facile, ni le plus intéressant, ni le plus poétique des sujets. En 1945, Rachel Carson écrit à *Reader's Digest* pour leur soumettre une idée d'article sur le DDT. Dans sa cour arrière, au Maryland, une expérience pilote se poursuit et il lui semble intéressant d'en suivre l'évolution de près :

Nous avons tous entendu parler de ce que le DDT accomplira bientôt pour nous en nous débarrassant des insectes nuisibles. Les expériences de Patuxent ont été planifiées afin de montrer quels autres effets peut avoir le DDT s'il est appliqué à des espaces plus vastes : qu'arrivera-t-il des insectes utiles ou même essentiels; comment affectera-t-il la faune des cours d'eau ou les oiseaux qui dépendent des insectes pour se nourrir; peut-être troublera-t-il l'équilibre si délicat de la nature, s'il est utilisé avec négligence¹.

Sa suggestion d'article fut rejetée, et Rachel a abandonné le projet... pour le moment.

Rachel Carson pouvait maintenant se permettre de respirer et de s'accorder du temps. Ses responsabilités familiales s'étaient allégées puisque ses nièces travaillaient, du moins à temps partiel. Ses activités sociales se limitaient à quelques amis qui, à sa demande, la nommaient Ray. D'ailleurs, plusieurs étaient de l'âge de ses nièces. Rachel participait aux excursions de la Société Audubon. Aux prises avec quelques problèmes de santé – des étourdissements qui l'empêchaient de travailler – Rachel avait rencontré le D^r Catherine « Kitty » Birch, une chirurgienne réputée, spécialiste des maladies du nez, des oreilles et de la gorge, qui sera la première femme élue au Collège des chirurgiens de cette spécialité et deviendra une fidèle collaboratrice. Kitty aimait les activités de plein air et possédait un bateau. Avec elle, Rachel avait appris à naviguer. Avec l'illustratrice Shirley Briggs, elle voyageait, cette dernière dessinait en même temps que Rachel explorait les criques; elle la caricaturait sans merci. Les deux amies partaient en excursion, faisaient de la photographie et passaient de longues heures sur la plage, car Rachel Carson était tombée amoureuse du Maine, de ses eaux profondes et scintillantes. Elle rêvait d'ailleurs de s'y installer. La multitude des formes de vie qu'elle trouvait juste ici, à la limite de la mer et de la côte, parmi ces roches grises et combien ternes, l'émerveillait :

Chaque fois que je descends dans cette zone magique des eaux basses de la grande marée, je cherche les plus délicats et les plus magnifiques de ses habitants : des fleurs, qui ne sont pas des plantes mais des animaux, s'épanouissent au seuil d'une mer plus profonde. [...] Il y a ici des créatures façonnées de manière tellement exquise qu'elles semblent irréelles, leur beauté est trop fragile pour exister dans un monde d'une force écrasante².

¹ Rachel Carson à Harold Lynch, le 15 juillet 1945. Cité par Lear, p. 118-119.

² CARSON, Rachel, *The Edge of the Sea*, 1955/1998, New York: Houghton Mifflin, p. 3.
<http://www.juandefucamarinetrail.com>
<http://www.pearson-college.uwc.ca/pearson/ensy/racerock/tidepool/es99tidepool/anemone2.jpg>



Rachel Carson à la découverte des trésors de la marée basse

Lors de ces excursions, Rachel et Shirley se lançaient dans des razzia de coques et de moules qui faisaient le bonheur de leurs amis, en soirée, alors qu'elles organisaient des dégustations. Shirley Briggs s'étonnait toujours que Rachel Carson revînt si propre de ces explorations dans l'eau et le sable, n'ayant rien perdu de son allure de grande dame, impeccablement permanentée et manucurée. C'est d'ailleurs l'impression que Louis Halle, un expert de la nature et un bureaucrate comme Rachel, avait retenue lors d'une première rencontre avec elle. Shirley Briggs raconte que lors d'une excursion, en mai 1947, avec un groupe organisé par la Société Audubon, à laquelle elles s'étaient jointes à la suite, justement, de la publication du livre de Louis Halle, *Spring in Washington*, les deux exploratrices avaient rencontré cet auteur, accompagné d'un ami, sur la plage. Les deux hommes munis de jumelles leur avaient signalé la présence de quelques espèces rares. Rachel Carson s'était présentée, simplement. Quelques semaines plus tard, Rachel rencontra de nouveau Louis Halle chez des amis. Ce dernier se souvint de cette femme « tranquille, hésitante, convenable et sans affectation », faisant plus jeune que ses 40 ans, avec un je ne sais quoi du XIX^e siècle : « Elle était distinguée; elle était sérieuse; et, comme la Cordélia de Lear, elle avait une voix douce, gentille et basse. » Ce n'est que bien plus tard que Louis Halle sut qui il avait rencontré. Rachel Carson lui avait demandé des conseils, et n'avait pas mentionné qu'elle préparait un livre : « ... elle avait adopté le rôle d'une pupille, et non celui d'une collègue et d'une spécialiste du domaine¹. » Cette approche était caractéristique de Rachel Carson quand elle consultait les experts.

Marie Fried Rodell, agente littéraire

Malgré les distances et le cheminement de leurs carrières, Rachel Carson et Mary Scott Skinker étaient toujours restées en contact. Cependant, la nouvelle qui parvient à Rachel en ce 30 novembre 1948 est très mauvaise : elle est appelée au chevet de sa précieuse amie, à l'hôpital d'Evanston, à Chicago, en Illinois. Mary Scott Skinker mourut le 19 décembre 1948, à l'âge de 57 ans. Comme Linda Lear l'explique :

Ce dont Rachel Carson manquait le plus, ce n'était pas d'un mari, mais d'une intimité émotionnelle avec une personne capable de comprendre la solitude de sa vocation créatrice et qui pouvait nourrir et

¹ LEAR, Linda, *op. cit.* p. 141.

soutenir sa vision et le sens de sa mission. Mary Scott Skinker lui avait donné cela; pendant un certain temps, Marie Rodell le fera aussi¹.

C'est à la suite d'une série de cinq articles² publiés par *Conservation in Action*, un mouvement qui se vouait à l'établissement de refuges naturels protégés, que Rachel Carson reprit le goût d'écrire un livre. Le succès indéniable des articles fut attribué au talent particulier de Rachel de familiariser ses lecteurs avec l'écologie, soit la succession des cycles de vie, les rythmes de la nature, ainsi que l'interaction entre l'habitat naturel et les exigences de la vie sauvage. Selon Rachel Carson, il est nécessaire de reconstituer l'historique d'une région – les pertes en matière d'habitat, l'utilisation de la nature aux fins humaines – et de les relier aux multiples usages de chacun de ces refuges. Elle en faisait une question politique, car l'impact de l'homme était évident : la pollution des habitats, l'absence de réglementation de la chasse commerciale, l'extinction des espèces, les maladies qui se répandaient, etc.

La rédaction de cette série d'articles lui avait demandé deux années et demie de travail, en parallèle avec son emploi au gouvernement. Mais il y avait des coûts rattachés à cette double vie, physiquement, payés à même son état de santé³, et émotionnellement, car elle avait été trop longtemps débordée par le stress et les exigences de la vie familiale. Ses intérêts personnels profonds n'occupaient finalement que peu de place dans sa vie. Mais plusieurs collègues se doutaient bien que, déjà, Rachel Carson travaillait à un énorme projet, certainement un futur *best-seller*, selon Shirley Briggs, et extrêmement bien documenté, selon Ida Johnson, bibliothécaire au Département de l'Intérieur, qui lui préparait tous les jours une pile de documents, que Rachel Carson lui rapportait fidèlement, dès le lendemain.

Charles Alldredge, ami et collègue de longue date, qui avait quitté la fonction publique en 1948 pour se lancer à son compte, écrire de la poésie, publier et prononcer des conférences, en savait plus que tous les autres sur les projets de Rachel. Il était bien placé pour comprendre qu'à 41 ans, Rachel Carson éprouvait un vif désir de réaliser enfin quelque chose, un sentiment d'urgence ou qu'une quelconque exaspération l'habitait. C'est ainsi qu'il lui avait recommandé de faire pression sur son éditeur pour qu'il abandonne ses droits sur son livre, *Under the Sea-Wind*, et de recruter un agent pour assurer le suivi de ses articles dans des magazines peu pressés de les publier. Pourquoi pas Marie Rodell? En 1948, elle venait d'ouvrir sa propre agence. Après avoir rencontré quelques candidates, Rachel Carson l'engagea donc à titre d'agente littéraire.

Marie Fried Rodell était diplômée de Vassar (1932). Elle avait étudié à la Sorbonne et à Middlebury College⁴, une institution privée et hautement cotée du Vermont, qui fut la première à accepter la coéducation des sexes. Marie Fried avait été mariée à un écrivain, John Rodell,

¹ LEAR, Linda, *op. cit.*, p. 151.

² Les principaux sont : *Chincoteague, Parker River, Mattamuskeet* (1947); *Guarding Our Wildlife Resources* (1948); *Bear River* (1950), en collaboration avec Vanez Wilson et illustré par Bob Hines.

³ Selon ses propres dires, la vie de Rachel Carson fut une succession de maladies, pour elle et tout son entourage. Entre février 1945 et juin 1947, Rachel Carson avait été hospitalisée trois fois (une appendicite, une tumeur bénigne au sein, un problème d'hémorroïde).

⁴ Middlebury College est un collège privé spécialisé en arts et en langues. De stature internationale, il accueille aujourd'hui des étudiants et des professeurs de 70 pays. On y enseigne huit langues. Fondé en 1800, il fut, en 1883, la première institution américaine, d'abord conçue uniquement pour des garçons, à accueillir des filles. Situé à Middlebury, au Vermont, il fut créé par la communauté et conserve toujours un caractère accueillant et champêtre : <http://www.middlebury.edu/dhtml/index.html>

brièvement. Elle avait acquis de l'expérience dans les milieux de l'édition en travaillant, à titre de rédactrice associée, chez William Morrow & Company, à New York. Elle était membre de MENSA, un regroupement de personnes au quotient intellectuel supérieur. Depuis 1941, elle écrivait des ouvrages de fiction sous le pseudonyme de Marion Randolph – elle était d'ailleurs secrétaire de l'association Mystery Writers of America – et en 1943, elle avait écrit un livre sur la théorie et les techniques de rédaction de ce genre littéraire.

Marie Rodell était de cinq ans plus jeune que Rachel Carson, et deux femmes ne pouvaient être plus différentes l'une de l'autre que ces deux-là. Marie Rodell était une New-Yorkaise sophistiquée. Elle avait un goût impeccable, du style – elle portait des sandales lacées à talon haut – et sa réputation était basée sur un sens aigu de l'éthique. Négociatrice aguerrie, elle exprimait ses opinions dans le style le plus direct. Elle parlait couramment quatre langues. C'était une femme énergique, ambitieuse, avantageusement connue dans les cercles littéraires et publicitaires. En somme, une communicatrice née. Et ses clients devenaient rapidement ses amis. Marie Rodell aimait cuisiner – cela se voyait aux rondeurs de sa taille – et recevoir. Elle fumait comme une cheminée et jouait au poker. Elle avait l'esprit vif et riait fort. Elle préférait de beaucoup la compagnie des hommes à celle des femmes. Sa passion pour l'archéologie et l'anthropologie l'avait conduite à travers le monde entier.



Marie Rodell, agente littéraire

Comment expliquer le choix de Rachel Carson? Une chose est certaine : les deux femmes se respectaient profondément. Elles reconnaissaient mutuellement leur génie. Elles étaient passionnées de littérature. Toute leur vie, elles avaient travaillé fort. Chacune avait son réseau d'amis, de collègues et d'associés, et savait en tirer les ficelles. Au quotidien, elles assumaient des responsabilités importantes et savaient prendre des risques. Surtout, elles comprenaient le processus de création de la même façon. Elles avaient été soumises à ses exigences. La solitude du créateur leur était connue.

Entreprendre, c'est planifier une réussite

Marie Rodell jouait un rôle important dans la vie de Rachel Carson. Elle seule avait obtenu de Rachel la permission de critiquer et de modifier ses textes. Marie ne corrige pas tant la grammaire et le style que l'organisation du texte même. Elle coupe. Elle restructure. Elle réorganise le matériel. Elle encourage Rachel à mettre encore plus de chaleur et d'intérêt humain dans ses histoires. Surtout, elle adore suggérer des titres! Et pour remonter le moral de sa pupille, elle est sans pareille. Marie Rodell comprendra les hauts et les bas de Rachel Carson, les lenteurs de son écriture et les multiples projets qu'elle s'oblige à mener de front. Souvent, elle la maternera et, même en vacances, demeurera facilement accessible pour sa cliente. Rachel Carson disait souvent que Marie Rodell lui était d'un immense réconfort.

Avec Marie Rodell, Rachel Carson s'entend sur des objectifs précis :

- Le premier est de trouver une maison d'édition réputée pour un livre en préparation sur l'océan. Il lui faut un éditeur sérieux qui s'engagera fermement envers elle et sur lequel elle pourra compter pour toutes les activités de marketing et de vente.
- Le deuxième est d'obtenir une subvention ou une commandite qui lui permettrait de profiter d'un congé sabbatique pour se consacrer entièrement à l'écriture, libérée enfin des soucis financiers.
- Le troisième objectif sera de faire en sorte que des articles tirés des chapitres du livre en préparation soient vendus à des magazines, afin d'en tirer des revenus, en attendant une commandite plus importante, et bien sûr, pour payer les services... d'une excellente agente littéraire.
- Afin d'acquérir une grande visibilité en tant qu'auteure, ce qui sera le quatrième objectif, il leur faudra cibler les prix scientifiques ou littéraires auxquels Rachel pourrait prétendre, et bien sûr, les décrocher. Rachel pourrait aussi participer à une expédition scientifique très médiatisée.
- Finalement, une fois récupérés les droits sur *Under the Sea-Wind*, en préparer une deuxième édition qui sera distribuée, cette fois, par le réseau des clubs de livres. Cette stratégie aura un double but : apporter de l'eau au moulin et disposer favorablement les lecteurs envers le prochain livre.

Chacun de ces objectifs reçoit sur-le-champ toute l'attention nécessaire. L'écrivaine et son agente se partagent les tâches :

- ✓ À la recherche d'une maison d'édition, Marie Rodell communique avec Helen Taylor de la maison d'édition William Sloan & Associates, l'assurant qu'elle lui réservait une primeur, mais qu'en retour, elle exigerait un engagement ferme de la part de l'éditeur.
- ✓ De son côté, Rachel, dégagée des contraintes quotidiennes de gestion de sa carrière, s'intéresse à l'Océanie, un chapelet d'îles où le Pacifique Science Board développe le plus vaste projet de recherche en biologie et en écologie jamais entrepris. Rachel y voit l'occasion de traiter de façon concrète des problèmes de protection de l'environnement, à partir de ce cas précis, et un article de magazine lui semble plus approprié qu'un livre pour ce faire.

- ✓ Sans compter son éternel et pressant besoin d'argent! Rachel Carson suggère que Marie contacte des magazines, tandis que Marie Rodell pense que cela retarderait la publication du livre et constituerait une perte de temps. Les deux femmes arrivent à une entente : Rachel s'adressera personnellement à l'*Atlantic Monthly* tandis que Marie rejoindra le *Saturday Evening Post*.
- ✓ Pour ce qui est d'une aide financière importante, Marie Rodell indique à Rachel qu'une fondation pourrait lui venir en aide. Le Eugene F. Saxton Memorial Trust de la maison d'édition Harper & Brothers s'est justement donné la mission de soutenir des auteurs prometteurs mais peu connus. En formulant sa demande, Rachel Carson insiste sur l'importance de l'océanographie, ce champ de recherche nouveau, et son importance pour l'humanité. Elle souligne que pour écrire sur un tel sujet, des déplacements nombreux et coûteux sont indispensables, sans compter qu'elle assume des responsabilités financières envers plusieurs membres de sa famille.

Une surprise attend nos deux amies. Philippe Vaudrin – qui venait d'être nommé à la direction des Presses de l'Université d'Oxford et cherchait des auteurs capables de donner du prestige et de la crédibilité à cette collection – communique avec Marie Rodell et s'enquiert de l'état d'avancement du livre de Rachel. Marie lui fait parvenir les quatre premiers chapitres et insiste sur la nécessité pour Rachel d'aller sous la mer, ce qui nécessiterait une avance, bien sûr... Rachel Carson rencontre Philippe Vaudrin, et ce dernier l'impressionne favorablement, « immensément », précise-t-elle.

Rachel écrit à Marie qu'il lui avait donné l'impression d'avoir arraché – de force! – le livre de ses mains... et qu'elle s'était bien gardée de lui enlever ses illusions. Marie Rodell avait répondu que dans le monde de l'édition comme dans celui du sexe, les hommes sont attirés par ce qui – apparemment – leur est refusé. Le 28 juin 1949, un contrat est signé entre Philippe Vaudrin et nos comparses. Il n'aura cependant jamais accès aux versions originales, aux premiers jets de Rachel : « Ceci, ma chère, écrit-elle à Marie Rodell, est un privilège réservé à toi seule. » Une avance de 1 000 \$ parvient à Rachel... moins 10 %. C'est la première victoire de l'équipe, et le manuscrit devrait être déposé le 1^{er} mars 1950.

Entre-temps, Rachel Carson est invitée, par le D^r F.G. Walton-Smith du Miami Marine Laboratory, à participer à la session d'été et à une excursion en mer, question de visibilité, bien sûr, mais aussi une occasion en or pour Rachel de concilier le plaisir d'une excursion, la collecte de données pour son livre et les exigences de son travail de fonctionnaire. Bien plus, malgré trois tentatives infructueuses à cause des vents et de la mauvaise température, le D^r Walton-Smith réalise le rêve de Rachel de plonger dans les profondeurs de l'océan, une expérience qui ne fut pas des plus faciles mais dont elle tirera immédiatement profit : « ... la différence entre avoir plongé et ne pas avoir plongé est tellement énorme qu'elle constitue pour moi une étape de la vie après laquelle tout semble un peu différent¹ », écrivait-elle personnellement, tandis que le document de promotion du livre relatait ainsi la même expérience : « ... vue d'en dessous, la surface de l'eau apparaissait d'une délicatesse exquise, et les couleurs variées qu'arboraient les animaux

¹ Rachel Carson à D^r William Beebe, lettre du 26 août 1949. Cité par Linda Lear, p. 169.

des écueils firent en sorte que j'eus le sentiment, dans cet espace d'un vert brumeux, de l'existence d'un monde étrange, non humain¹. »

Officiellement en congé sabbatique depuis octobre, Rachel finalise les dossiers de son service. Marie Rodell embauche une dactylo pour l'aider dans ses travaux. Tout le monde discute du titre du livre qui n'est pas encore choisi : *Story of the Ocean... Return to the Sea... Empire of the Sea... Carson and the Sea...* En avril, Rachel communique avec Philip Vaudrin et, toute confuse au sujet du titre du livre, lance : « Avons-nous déjà mentionné *The Sea Around Us?* » À compter de ce moment précis, le choix du titre est fixé et Rachel Carson se préoccupe de la couverture du livre, de son épaisseur, des caractères typographiques utilisés, etc. Rien ne sera négligé pour que le livre obtienne le succès mérité.

De son côté, Marie Rodell surveille les dates de remise des prix littéraires ou scientifiques pour lesquelles la sortie du livre doit respecter les échéances de publication : dans la même année? à la fin septembre? Rachel Carson exerce les pressions nécessaires pour que son livre soit admis en compétition l'année de sa sortie. Du *New Yorker*, qui tergiverse un peu trop au sujet des articles tirés du livre, Rachel dit : « Je me fiche du *New Yorker!* Je veux qu'ils fassent des vagues et que les articles soient publiés quelque part en septembre. Cela ne représente qu'un millier de dollars, et ne nécessite qu'une bonne publicité². »

Rachel Carson avait des idées bien arrêtées sur les éléments susceptibles de faire progresser sa carrière. Un article était-il refusé? Elle exigeait de Marie qu'elle l'informe bien des raisons de ce refus : « ... je pense justement que toute critique particulière, si peu flatteuse soit-elle, nous serait d'une grande aide, au cas où nous essayerions une autre fois de le présenter³. »

Les caprices des éditeurs n'étaient pas à négliger non plus, à cette époque où la photocopie de documents n'existait pas encore. Le papier carbone placé entre les feuilles minces appelées « papiers pelures » était à éviter; Rachel Carson exigeait donc de ses secrétaires que toutes les copies du manuscrit transmises à l'éditeur le soient sur des feuilles de papier de texture normale.

Bien sûr, il était toujours question de choisir entre le livre dont la rentabilité était incertaine et les articles de magazines pour le niveau et la régularité des revenus; à la suite d'une erreur de sa part à ce sujet, Rachel Carson écrit à Marie Rodell : « Je suis plus que jamais convaincue que cette question des magazines est une erreur, au moins jusqu'à ce qu'un livre ait un départ solide. [...] Donc, la prochaine fois que j'en suggérerai un, s'il te plaît, jette simplement ma lettre dans la corbeille la plus proche. »

Malheureusement, Rachel Carson oubliait rapidement ces recommandations et se remettait à insister quelques mois plus tard. Généralement, les deux femmes respectaient les ententes qu'elles avaient conclues entre elles. Les relations avec Philip Vaudrin le démontrent bien alors qu'il insistait pour obtenir une copie de chapitre pour l'évaluer lui-même : « [...] cela aurait

¹ Rachel Carson, document de promotion pour *The Sea Around Us*, 1951. Cité par Linda Lear, p. 169.

² Cité par Linda Lear, p. 177.

³ Cité par Linda Lear, p. 160.

bouleversé le schème dans lequel nous avons travaillé toutes les deux, pour finalement avancer juste un peu pour mettre des choses en place, mais il aurait fallu réviser ensuite¹. »

Intermède

En août 1950, à la veille d'un voyage avec Marie Rodell, Rachel Carson apprend la présence d'une tumeur dans son sein droit; elle est opérée le 21 septembre 1950, et le médecin confirme que la tumeur est bénigne et ne demande aucun autre traitement. Les médecins ne s'en faisaient pas trop quand une femme célibataire développait un cancer du sein, mais ils en parlaient toujours en présence d'un mari. À quoi bon inquiéter inutilement une patiente?

The Sea Around Us –

Les Presses de l'Université d'Oxford – Le 2 juillet 1951

Rachel a d'autres préoccupations : les Presses d'Oxford tardent à publier son livre. Philip Vaudrin a quitté la direction des presses, et Rachel avait du mal à s'entendre avec le président d'Oxford, Henry Walck, un comptable de formation, et Walter Oakley, le responsable du marketing. Catherine Scott, responsable des relations publiques de l'université, était en poste depuis 1948. Elle avait acquis de l'expérience en publicité à l'Université Columbia, mais rien de semblable à l'édition d'un livre. Elle ne voyait pas en quoi le succès des articles du *New Yorker* pouvait profiter à la promotion du livre! Rachel Carson fit son éducation, lui suggérant de nombreuses idées. En toute cordialité.

À la fin de mars 1951, Rachel Carson apprit qu'elle était récipiendaire du Guggenheim Fellowship et demanda un congé à son employeur, à partir du mois de juin. Quatre jours plus tard, Marie Rodell lui annonce que le *Book-of-the-Month Club* a sélectionné *The Sea Around Us* pour les mois de juillet et d'août. Et le magazine *Vogue* publia le chapitre *The Global Thermostat* sur la façon dont les océans régularisent le climat. Pour illustrer cet extrait, Irving Penn², photographe des célébrités et des magazines de la haute couture, vint à Silver Spring pour prendre des photos.

Sans nouvelles de Catherine Scott et des Presses d'Oxford, Rachel apprit que l'éditeur avait choisi une reliure qui, selon elle, tomberait en ruines à la première occasion, et que William Beebe révisait le livre pour le *New York Times*, ce qui se révéla faux. En furie, Rachel s'en plaignit à Marie qui lui répondit : « Je n'essaie pas de te dire que Catherine Scott est le génie de l'époque ni que je suis convaincue qu'Oxford aurait pu faire beaucoup plus de promotion commerciale qu'il ne l'a fait. J'essaie seulement de t'aider à évaluer la situation de manière réaliste³. »

Ni Rachel Carson, ni Marie Rodell n'avaient anticipé le niveau d'agitation que les articles du *New Yorker* pouvaient déclencher : demandes d'entrevues, invitations à prononcer des confé-

¹ Cité par Linda Lear, p. 165.

² Irving Penn : portraitiste américain reconnu dans le domaine de la mode, et actif même aujourd'hui au *New Yorker*.

³ Marie Rodell à Rachel Carson, lettre du 11 mai 1951, cité par Linda Lear, p. 194.

rences, séances de photos, sessions de signature, 5 à 7 de lancement, rencontres de personnalités connues, dans tous les milieux concernés, et qui souhaitaient s'associer à son succès, etc. Rachel Carson apparaissait toujours bien en contrôle d'elle-même, élégante et même coquette, avec ses bibis à voilette. Elle se pliait aux exigences du public, serrait des mains, souriait. Enfin! le livre sortit des presses de l'Université d'Oxford le 2 juillet 1951. Et le succès fut immédiat!



Rachel Carson, 1951

À la session de signatures, chez Whyte, Marie Rodell répondit à Tom Donnelly du *Washington Post* qui lui demandait pourquoi elle avait proposé les articles au *New Yorker* :

J'ai seulement tenté la chance. Jamais je n'aurais rêvé d'un tel succès. Au *New Yorker*, ils m'ont dit qu'ils n'avaient jamais reçu autant de lettres sur quoi que ce soit qu'ils aient publié depuis leurs débuts. Il est incroyable qu'un tel livre – un livre scientifique! – déclenche une telle réaction de la part du public¹.

Pour Rachel Carson, le succès du livre s'expliquait par le fait que depuis la Deuxième Guerre, les Américains pouvaient avoir pris conscience des ressources infinies de l'océan et compris qu'une part de leur sécurité et de leur économie était reliée à la richesse de cette eau salée. Certains critiques se demandaient de quoi cette auteure scientifique pouvait bien avoir l'air. Avec un tel niveau de connaissances scientifiques, Rachel Carson ne pouvait être... qu'un homme! Un digne représentant de l'Université d'Oxford ne s'était-il pas exclamé en la voyant : « Je suis tellement surpris de vous voir. Je pensais que vous étiez une très grosse femme méchante et sévère. »

Rachel Carson et son agente littéraire avaient donc élaboré une stratégie gagnante. Les résultats étaient évidents. Ce livre permettrait enfin à Rachel de bien vivre et de se consacrer à l'écriture. Il fut traduit en 32 langues et assura le succès de la deuxième édition du livre précédent, *Under the Sea-Wind*. Pendant ce temps, le *Guide for Seashore Life*² était en chantier, exigeant une recherche incroyable. De scientifique à fonctionnaire et de femme de lettres à auteure de *best-seller* et conférencière recherchée, Rachel Carson poursuivait sa recherche de vérité. Sa réflexion et les réponses qu'elle donnait à ce sujet débordaient le contenu de ses livres et témoignaient d'une spiritualité très particulière :

Je me tenais là où une nouvelle terre était en train de se construire, en sortant de la mer, et je me suis sentie profondément émue. Malgré que notre intelligence interdise cette idée, je crois que notre attitude envers la Terre est profondément enracinée et que ce sentiment que nous avons face à l'évolution des êtres vivants a pris sa place dans une étape longtemps révolue. Maintenant, je l'ai compris. Ici, pour le bénéfice de ma pitoyable compréhension humaine, les procédés de création – de la création de la Terre – ont été accélérés de telle sorte que je puisse en retracer le changement au cours de la vie de mes contemporains. Les changements qui se sont opérés devant mes yeux furent des morceaux, des parcelles d'un même processus qui fit émerger la première parcelle de terre de l'océan ancien et primitif, et qui a conduit les premières créatures vivantes, pas à pas, en dehors des

¹ Marie Rodell à Tom Donnelly, cité par Linda Lear, p. 202.

² Qui deviendra *The Edge of the Sea*.

mers, dans ce monde nouveau et périlleux qu'est la Terre. L'eau, le vent et le sable furent les constructeurs de ce monde, et seules les mouettes et moi avons été témoins de cet acte de création¹.

Le 15 mai 1952, Rachel Carson signa les formulaires du *Fish & Wildlife Service* par lesquels sa démission entra en vigueur le 3 juin 1952. Elle s'était fait plaisir en acquérant une propriété dans le Maine. Avec le temps et le succès, les différences d'énergie, de tempérament, de goût pour la vie sociale, les façons d'interagir, de chercher ou d'éviter les confrontations, la facilité ou la difficulté de partager des émotions avaient transformé la relation entre Rachel Carson et Marie Rodell. Mais toutes deux garderont toujours la même loyauté l'une envers l'autre.

Tu es pour moi un modèle de vertu et de patience [...] tiens le coup simplement – autrement, ce serait intolérable. Je sais que tu souffres, mais rappelle-toi que mes souffrances sont encore pires. J'entre dans un état nerveux horrible et je viens juste de décider que cela me sauverait du temps à la fin d'aller à Myrtle Beach pour une semaine [...] Je te le ferai savoir, naturellement, avant de disparaître².

Au début de juillet 1953, Rachel Carson, Maria Carson et Muffin, leur chat, quittent Silver Spring pour le Maine.



Silverledges, le cottage de Rachel Carson à Southport Island, Maine

Dorothy Freeman, l'âme-sœur

*[...] te connaître et te compter parmi mes amis est une des meilleures choses qui me soient arrivées depuis longtemps et, de plus, elle m'est arrivée au moment où ce que tu pouvais me donner signifiait beaucoup pour moi [...]*³
(*Ma chérie... Très chère... Pour toujours... Rachel...*)

Mrs. Dorothy Freeman, épouse de Stanley Freeman, vivait à deux pas de *Silverledges*, le cottage que Rachel Carson avait acheté à Southport Island. Elle y avait aménagé en juillet 1953. Dorothy

¹ Rachel Carson, fragments de notes personnelles. Cité par Linda Lear, p. 231, voir note 25 (*An Alice in Wonderland Character*).

² Rachel Carson à Marie Rodell, lettre de mars 1953, cité par Linda Lear, p. 241.

³ Rachel Carson à Dorothy Freeman, novembre 1953. Cité par Linda Lear, p. 249. Linda Lear commente ainsi leur relation, en p. 533. Rachel Carson s'adressait en des termes semblables à d'autres correspondantes, comme le montrent des collections de lettres qui ont été conservées.

Freeman avait été la première à souhaiter la bienvenue à cette écrivaine reconnue. Pour son anniversaire, Stanley Freeman avait reçu en cadeau, de la part de leur fils unique, Stanley Jr, et de leur belle-fille, Madeleine, un livre merveilleux que tous prenaient plaisir à lire à voix haute : *The Sea Around Us*.

Alors âgée de 55 ans, Dorothy Freeman portait les cheveux courts, permanentés et séparés sur le côté. C'était une personne chaleureuse et communicative, simple et empathique : elle aimait les gens! Elle entretenait une correspondance régulière avec de nombreuses personnes et y voyait en quelque sorte la mission de sa vie. Elle avait toujours vécu au bord de la mer. Elle lisait beaucoup et recherchait, dans la nature, des indices du sens profond de la vie. Après avoir enseigné au *high school* pendant quelques années, elle avait travaillé au Service d'aide aux coopératives agricoles. Elle enseignait l'économie domestique aux maîtresses de maison et animait des Clubs 4-H dont elle était directrice régionale en 1924, la première femme à occuper un tel poste. Elle était passionnée par les oiseaux, les plantes indigènes et la vie marine.



Dorothy Freeman

Stanley Freeman était de deux ans son cadet. Il était un grand amateur de photographie. Ils s'étaient rencontrés à une partie de basket au Massachusetts Agricultural. Ils se marièrent le 9 octobre 1920 et leur fils vint au monde en 1926. Au moment de leur rencontre avec Rachel Carson, les Freeman formaient un couple depuis 29 ans. Leur relation était aimante, affable et dévouée. Ils étaient, depuis le printemps 1953, les heureux grands-parents d'une petite fille, Martha.

En se mariant, Dorothy avait dû abandonner la direction régionale des 4-H et s'était consacrée à sa famille et à sa maison. Stanley avait gravi les échelons de la Wirthmore Feed Company jusqu'au poste de *manager*. Il connaissait bien les produits chimiques utilisés en agriculture, les méthodes de contrôle et le processus alimentaire. Son travail consistait surtout à aider les fermiers dans ce domaine. Photographe amateur de talent, la nature était son sujet préféré. Son état de santé laissait cependant à désirer. Autour de 1938, Dorothy Freeman avait accueilli sa mère, Vira Murdoch, devenue veuve.



Stanley Freeman, Dorothy Freeman et Rachel Carson, 1955

Au moment de leur rencontre, Rachel était dans un état de grande vulnérabilité. Le succès de son livre, *The Sea Around Us*, – qui la poussait malgré elle à l’avant-scène – les scandales de sa famille – qui risquaient de nuire à sa réputation – les exigences de sa mère – qui avaient remplacé son soutien – et l’écriture d’un prochain livre, tout lui faisait ressentir avec acuité le besoin d’être acceptée comme elle était, d’être écoutée sans être jugée et de vivre en tant que femme et non seulement en tant qu’auteure. Sa solitude d’écrivaine lui pesait encore plus qu’à l’habitude et son besoin de partager une intimité profonde avec quelqu’un était cuisant. Selon Linda Lear, la correspondance soutenue de Rachel Carson avec Dorothy Freeman aurait comblé leurs attentes : « [...] la correspondance qui s’ensuivit [...] les poussa dans une relation profonde, amoureuse, basée sur une sympathie partagée, une compréhension mutuelle et une dévotion indéfectible¹. »

La majeure partie du temps, Rachel vivait au Maryland et Dorothy, au Massachusetts. Dès la première année, la correspondance conservée des deux femmes regroupe 90 lettres; de 1954 à 1956, plus de 300 lettres. De 1957 à 1960, le nombre de lettres diminue à cause de l’utilisation plus fréquente du téléphone. En tout, la collection de Dorothy Freeman comprend 750 lettres dont 75 % portent la signature de Rachel. Chacune de ces lettres dénote une attention particulière : un papier de qualité, des teintes douces et tendres, du bleu, du crème et du vert, une fleur séchée, un parfum personnel. Les lettres dactylographiées sont extrêmement rares. Elles sont manuscrites, de cette belle main d’autrefois.

Le thème principal de ces lettres est la nature que chacune se plaît à décrire dans les moindres détails. Dorothy s’avère des plus compétentes; elle a vécu toute sa vie près de la mer. Et le second thème, c’est la vie quotidienne : les bonheurs, la maladie, les succès, la solitude de l’écrivain... et la mort qui s’approche pour la mère de Rachel, pour Stanley, et plus tard, pour Rachel elle-même. Pour les deux femmes, l’écriture était une sorte de magie, un luxe qu’elles s’accordaient dans la tourmente de leurs vies. Certaines lettres commençant par « Dearest » pouvaient être lues à toute la famille. Les autres commençant par « Darling » étaient des lettres privées, la plupart destinées à être détruites. La relation entre les deux femmes s’intensifia au point de créer un malaise dans leur maisonnée respective. Toutes deux décidèrent d’un code réglant la question des aspects trop intimes pour être partagés avec Stanley ou Maria Carson et ce

¹ Linda Lear, *op. cit.* p. 248.

qui pouvait l'être sans problème. Des missives contenaient une « pomme¹ », c'est-à-dire une lettre en contenant une autre, plus intime. Une petite pomme se trouvait alors dessinée sur l'enveloppe. Rachel tenait à ce que Stanley soit au courant de la nature de ses sentiments pour Dorothy.

Rachel recherchait activement la présence physique de Dorothy, l'invitant à luncher alors qu'elle était de passage à Boston. Elle souhaitait que Dorothy la considère comme une femme ordinaire et non comme une vedette juchée sur un piédestal. Enfin, elle espérait que Dorothy reconnaisse la véritable nature de leur affection :

Et comme tu dois bien le savoir dans ton cœur, il n'y a qu'une réponse simple à tous ces « pourquoi » disséminés dans tes lettres : pourquoi est-ce que je garde toutes tes lettres? pourquoi suis-je venue à Head l'autre soir? pourquoi? Parce que je t'aime! Maintenant, je pourrais continuer en t'expliquant quelques autres raisons pour lesquelles je le fais, mais cela pourrait prendre pas mal de temps, et je pense que cette évidence les englobe toutes².

Après plusieurs mois de correspondance, Rachel Carson avait donné rendez-vous à Dorothy à Boston où elle prononçait une conférence sous les auspices de l'American Association for the Advancement of Science. Elle avait présenté *The Edge of the Sea*, le seul exposé purement scientifique de sa carrière, destiné à un auditoire de professionnels, de spécialistes et de chercheurs. Elle le fit avec compétence, traitant des changements climatiques et de leurs effets sur les eaux et la vie aquatique, et de l'importance de la survie des larves. Elle avait conclu son exposé en affirmant : « Ainsi, même dans les eaux de la mer, nous sommes ramenés à cette vérité fondamentale que rien ne vit par lui-même³. » Retrouvant Dorothy dans le salon de l'hôtel plutôt qu'à sa chambre, Rachel en fut quelque peu gênée. Il semblait qu'après une période de correspondance caractérisée par une telle intimité émotive et intellectuelle, malgré la distance, chacune craignait que cette présence physique soit une déception. Ce ne fut pas le cas.

Un des thèmes développés par Rachel Carson dans cette correspondance est l'effort de création, ses exigences, et le besoin d'une personne proche, capable de le comprendre, de le partager, et de se réduire elle-même au service de l'autre :

Je suppose que personne ne sait vraiment comment un être créatif travaille [...] ou de quelle nourriture il a besoin. Tout ce que je sais avec certitude est ceci : il est nécessaire pour moi de savoir que quelqu'un est profondément dévoué à la personne que je suis, et que ce quelqu'un a la capacité de comprendre avec profondeur [...] le fardeau parfois écrasant de l'effort de création, admettant le chagrin, la grande lassitude de l'esprit et du corps, la noirceur de l'immense désespoir occasionnel qu'il implique – quelqu'un qui me chérisse, moi, et tout autant, ce que j'essaie de créer⁴.

Le cœur du combat créatif est une chose très complexe, liée à nos idées sur la destinée, ainsi qu'au sentiment quasi inexprimable de n'être simplement que l'instrument pour une tâche qui doit être accomplie – et qui a bien peu à voir avec moi-même. Pour ce qui est de la solitude, tu ne pourras jamais comprendre, totalement, à quel point ton amour et ta camaraderie l'ont allégée⁵.

¹ On trouvait alors des pommes de bois sculptées à l'intérieur desquelles se trouvait une autre pomme de bois, selon le même principe que les poupées de bois en Russie.

² Rachel Carson, citée par Linda Lear, p. 250.

³ RC, cité par L. Lear, p. 251.

⁴ R.C. à D.F. cité par Lear, p. 254.

⁵ R.C. à D.F. cité par Lear, p. 256.

Oui, la relation entre Dorothy et Rachel avait tout d'un couple, inégalité incluse : Rachel se concentrait sur sa carrière, alimentée par les talents nourriciers de Dorothy, et cette dernière tirait une grande satisfaction et autant de fierté de l'attachement d'une personne aussi extraordinaire : » [...] avoir trouvé quelqu'un qui me comprenne aussi bien que toi, avec qui je puisse être aussi complètement honnête, était inespéré. Et au-dessus et tout autour de cette joie glorieuse, il y a, surtout, ce cadeau de ton Amour pour moi¹. » Dorothy admettait être physiquement et émotionnellement bouleversée quand elle entendait le moindre commentaire au sujet de son amie. Sa vie entière acquérait un sens profond dans cette vocation nourricière d'un talent exceptionnel, mais pour être heureuse dans cette vie qu'elle n'avait jamais prévue, Dorothy avait besoin de la bénédiction de Stanley. Ce dernier, d'ailleurs, téléphonait souvent à Rachel qui lui fournissait une documentation abondante sur toutes sortes de sujets reliés à la mer et utilisait souvent ses diapositives lors de ses présentations. Par contre, les ambitions de Dorothy d'écrire des livres pour enfants ne reçurent jamais, de Rachel, un appui important.

L'amour de Dorothy renforçait Rachel, à la fois dans sa démarche d'écriture, mais certainement aussi dans ses prises de position publiques. Par exemple, quand elle pressentit dans le départ volontaire ou le congédiement de collègues qu'elle avait appréciés au gouvernement, quelque chose qui ressemblait à un recul sérieux pour ceux qui souhaitaient la protection de lieux naturels par l'aménagement de parcs nationaux et de réserves. Ensuite, quand le gouvernement décida de construire un barrage qui aurait inondé des régions entières du Colorado et de l'Utah, spécialement le *Dinosaur National Monument*, Rachel se sentit outragée. Elle demanda à Dorothy et à Stanley de l'aider à susciter le plus possible de réactions pour contrer le projet.

Les forces des femmes

La carrière de Rachel avait le vent dans les voiles, et elle n'hésitait pas un instant à témoigner de son expérience d'auteure, par exemple, devant la sororité *Theta Sigma Phi Matrix*, de Columbus, devant un auditoire féminin, le 21 avril 1954 :

Je n'ai pas peur d'être perçue comme une sentimentale, en affirmant ici, devant vous, que je crois que la beauté de la nature a une place nécessaire dans le développement spirituel de tout individu et de toute société. Je crois qu'à chaque fois que nous substituons une chose créée de main d'homme ou artificielle à un élément naturel de la terre, nous retardons en quelque sorte la croissance spirituelle de l'humanité².

Rachel Carson affirmait que grâce à leur intuition, les femmes parvenaient à une compréhension plus profonde des choses, alors que la tendance des hommes à substituer tant d'éléments au processus naturel ne mènerait que vers un monde dangereusement artificiel et à la perte de toute individualité. Quand elle abordait ce sujet, Rachel Carson parlait avec passion, mais elle demeurait détendue, et l'auditoire percevait chez elle une assurance déterminée. À la suite des conférences, elle serrait avec plaisir les mains tendues vers elle.

Au début de mai 1954, elle fut nommée, par le jury du Limited Editions Club, parmi les dix personnalités encore vivantes ayant écrit, dans les 25 dernières années, un livre qui deviendrait

¹ D.F. à R.C. cité par Lear, p. 266, lettre de Noël 1954.

² R.C. : Lear, p. 259, réf. 42.

certainement un classique de la littérature. Elle reçut la médaille d'argent du jubilé du Club lors d'une cérémonie officielle où, pour la première fois, Rachel portait un corsage de Dorothy... et elle en fit ensuite une tradition, à chaque fois qu'elle parlait en public.

The Edge of the Sea **Juillet 1955**

Dorénavant, Rachel ne s'objectait plus à ce que sa photo paraisse à la quatrième de couverture et soignait la biographie qui était jointe à ses livres ou incluse dans le matériel de promotion. Ces documents, elle n'en doutait pas une seconde, devaient attester de ses compétences professionnelles et être à la hauteur de sa réputation d'écrivain. Elle veillait à ce que la liste¹ exhaustive des prix et des honneurs qui lui avaient été décernés figure en bonne place. Elle savait exprimer sa gratitude à chacun de ses collaborateurs. Lorsque *The Edge of the Sea* parut en librairie à l'été 1955, il était dédié à Dorothy et à Stanley qui avaient fréquenté avec elle les plages à marée basse et partagé avec elle l'émerveillement de cette beauté et de ce mystère.

Les réactions de la critique furent extrêmement positives. Dès les premières semaines, le livre se trouva au 15^e rang (sur 20) de la liste du *New York Herald Tribune Best Seller* et mérita à Rachel d'être élue membre honoraire du conseil d'administration du Musée des sciences de Boston, pour sa contribution à la compréhension du monde dans lequel nous vivons. Le succès populaire fut peut-être moins évident que lors de la parution de *The Sea Around Us*. Une situation que Rachel expliquait par sa parution bien proche de l'automne et la compétition plus vive de la rentrée, une « compétition meurtrière ». Sans compter que le livre était teinté d'un certain régionalisme puisqu'il ne traitait que de la côte Atlantique. Il occupa malgré tout la 3^e place pendant cinq mois sur la liste du *Times* et, en décembre, il était en 2^e place de la liste du *Tribune*, juste derrière le livre de Anne Morrow Lindbergh, *Gift of the Sea*.

Certains de ses amis lui recommandèrent de se reposer, de ne penser à aucun nouveau projet d'écriture, de refaire véritablement ses forces et de laisser agir le temps. Ce qui était bien mal la connaître.

La genèse de *Silent Spring* – *Un printemps silencieux*

Houghton Mifflin Company, 1962.

Il n'y aura plus jamais de paix pour moi si je garde le silence.

– Rachel Carson²

Silent Spring représenta quatre années de travail dans la vie de Rachel Carson, au moment où elle avait atteint une solide réputation internationale, dans les domaines littéraire et scientifique. Certains ont dit qu'elle n'avait pas écrit ce livre toute seule, et il semble bien que cela soit partiellement vrai, à cause des énergies qu'il a concentrées et des échanges qu'il a suscités.

¹ Voir l'annexe 3.

² Rachel Carson, cité par P. Brooks, p. 228.

Rachel Carson regroupa méticuleusement tous les articles scientifiques et les rapports de recherche aussi récents que pertinents, mais c'est la correspondance personnelle et régulière avec les plus grands experts connus des différents domaines qui lui fut de loin le plus utile. Comme le précise Paul Brooks, qui fut en lien étroit avec elle à cette époque : « Derrière chacun des chapitres de *Silent Spring*, se retrouvent des éléments de cette correspondance, souvent de nature hautement technique, du matériel que seul un biologiste chevronné pouvait apprécier¹. »

Frank E. Egler, spécialiste du management de la végétation, fut consulté au sujet des herbicides, de même que Harold S. Peters, qui avait étudié les effets des pesticides sur les oiseaux et la vie sauvage, et le D^r M. M. Hargraves de la Clinique Mayo, pour la cause des citoyens de Long Island. Mais c'est de la correspondance de Rachel Carson avec le Docteur Clarence Cottam, le biologiste rattaché au *Fish & Wildlife Service*, dont les premiers rapports inquiétants avaient été remis à Rachel Carson par Elmer Higgins, que le chapitre 10 de *Silent Spring* tire une partie de sa substance, en référant au désastre du programme de contrôle de la fourmi, en 1958. D^r Clarence Cottam était depuis 1955 le directeur de la *Welder Wildlife Foundation* de Sinton, au Texas. Il fut le pionnier du contrôle des prédateurs, et il a constamment encouragé Rachel Carson à écrire sur ces sujets. Les deux collaboraient avec plaisir, lui parlant publiquement, haut et fort, des conséquences des interventions humaines draconiennes et elle, rassemblant et évaluant toutes les évidences scientifiques dont ils pouvaient avoir besoin.

Pour Rachel Carson, ce livre semblait être l'aboutissement de ses recherches et écrits antérieurs. Elle souhaitait en faire une sorte d'éloge à la vie, en réponse à tout ce brouhaha sur des questions techniques de résidus acceptables et de dose recommandée. Et elle le fit dans un esprit presque religieux, dans une démarche enthousiaste et enivrante, à la recherche de La Vérité. Sans quoi, jamais elle n'aurait pu résister aux attaques personnelles et professionnelles qui ont suivi la publication de ce livre :

Le temps était venu où il fallait qu'il soit écrit. Nous sommes allés déjà très loin dans l'abus de notre planète. Une certaine préoccupation au sujet de ce problème est dans l'air, mais les idées doivent être cristallisées et les faits, rassemblés en un tout. Si je n'avais pas écrit ce livre, je suis certaine que ces idées auraient trouvé un autre débouché. Mais connaissant les faits comme je les connaissais, je n'aurais eu aucun repos jusqu'à ce que je les soumette à l'attention du public².

Les oiseaux d'Olga Owens Huckins et de son mari

L'idée du livre avait germé à nouveau en 1957, quand Olga Owens Huckins, anciennement du *Boston Post*, écrivit une lettre au *Herald* de Boston, associant la mort soudaine de plusieurs oiseaux du sanctuaire privé qu'elle entretenait avec son mari, à l'épandage de DDT sur leur propriété afin de contrôler les moustiques. Selon les autorités locales, l'opération était sans danger pour les humains et les animaux. Mais étant donné que cette propriété était située près de marécages, les Huckins avaient eu droit à une double portion. Le couple fit parvenir à Rachel une copie de la lettre, lui demandant un supplément d'information. Rachel se mit à la tâche. Quatre ans et demi plus tard, à la suite de la publication de *Silent Spring*, Rachel remercia par écrit les Huckins et leur accorda le crédit qu'ils méritaient.

¹ P. Brooks, p. 247.

² Rachel Carson, cité par P. Brooks, p. 228.

Puisqu'il fallait absolument que cet article ou que ce livre soit écrit, et parce que ni *Readers Digest* ni le *Ladies' Home Journal* n'étaient intéressés, Rachel Carson décida de faire sienne cette colossale entreprise, et de prendre les moyens nécessaires pour qu'il bénéficie d'un maximum de visibilité. Déjà, alors que ce livre n'était qu'embryonnaire, on s'inquiétait de son impact. Certains mettaient en doute les bases mêmes de ces informations scientifiques qui risquaient, à toutes fins utiles, de déclencher une sorte de panique ou d'hystérie collective dans la population.

Les citoyens de Long Island contre le gouvernement américain

En 1957, un groupe de citoyens de Long Island, animé par Robert Cushman Murphy, un célèbre ornithologiste, et Mary Richards, qui avait enclenché la poursuite, tentèrent d'obtenir une injonction contre l'épandage de DDT, mais furent déboutés une première fois. Ils revinrent à la charge, et la cause se rendit jusque devant la Cour suprême... qui refusa de l'entendre. Mise au courant du combat de la petite communauté, Rachel Carson s'adressa à E.B. White, un des éditorialistes du *New Yorker*, et lui suggéra de couvrir le procès. Elle s'engageait à lui fournir toutes les références dont il aurait besoin pour appuyer ses écrits. Ne pouvant s'acquitter de cette tâche, E.B. White en fit part à M. Shawn, l'éditeur du journal, espérant qu'il assignerait un reporter au procès. Lui-même était convaincu de l'importance d'un tel débat, comme il l'écrivit à Rachel Carson, en toute hâte : « Je pense que ce vaste sujet de la pollution, dans laquelle cette affaire de mite n'occupe qu'une toute petite place, est du plus grand intérêt et nous concerne tous. Cela commence dans la cuisine et se rend jusqu'à Jupiter et Mars. Les moindres groupes d'intérêt sont toujours représentés, mais la Terre elle-même ne l'est jamais¹. »

Rachel Carson ne put répondre à l'invitation de Mary Richards qui lui avait demandé de témoigner en faveur des habitants de Long Island, pour des raisons de santé, mais le nom de Rachel Carson à lui seul provoquait dorénavant une abondance d'intérêt... et de courrier. Tout le monde semblait savoir que Rachel Carson préparait un livre sur le DDT. Malgré l'échec de la poursuite devant le tribunal, pour des questions techniques, et non en l'absence de recherches et de résultats alarmants bien connus, la population s'en mêla, alimentant Rachel Carson de récits d'événements ou d'incidents survenus un peu partout. Selon son habitude, Rachel Carson répondait personnellement à chacune des lettres et retournait fidèlement à ses collaborateurs les documents qu'ils lui avaient prêtés.

Houghton Mifflin engagea un assistant pour lui venir en aide, mais il ne suffisait pas à la tâche et n'arrivait pas à livrer la marchandise. *The New Yorker* souhaitait un texte de 20 000 à 30 000 mots, un petit livre, en somme. Un contrat entre Rachel Carson et Houghton Mifflin fut signé le 22 mai 1958. Un premier titre, *The Control of Nature*, fut envisagé, sans trop d'enthousiasme... mais ce n'était pas vraiment cela qui clochait.

Une question d'approche

Pour arriver à cerner le problème dans toutes ses dimensions, Rachel Carson trouva qu'un article d'un de ses collaborateurs, le Hollandais C. J. Briejèr, était très éclairant, rejoignait ses propres positions et suscitait des réactions positives chez plusieurs scientifiques. Ce dernier avait écrit :

¹ E.B. White en réponse à Rachel Carson. Cité par P. Brooks, p. 237.

Nous allons devoir faire une recherche énergique et rigoureuse sur d'autres moyens de contrôle, sur des moyens qui devront être biologiques et non chimiques. Notre but devrait être de guider les processus naturels avec le plus possible de précautions, dans la direction désirée, plutôt que d'utiliser une force brutale...

Nous avons besoin d'une approche intellectuelle de niveau supérieur et d'une connaissance intérieure profonde que je ne perçois pas chez la plupart des chercheurs. La vie est un miracle au-delà de notre compréhension, et nous lui devons révérence même si nous devons lutter contre elle. C'est un fait que le recours à des armes telles que les insecticides pour contrôler la vie démontre l'insuffisance de nos connaissances et notre incapacité à guider les processus de la nature de telle sorte que la force brutale ne soit plus nécessaire. L'humilité s'impose; la vanité scientifique n'a plus d'excuse ici¹.

Rachel Carson constatait qu'il y avait des divergences, profondes et irréconciliables, entre deux approches scientifiques. Les uns affirmaient qu'aucun tort n'avait été causé parce qu'aucun dommage n'avait été démontré. Les autres tentaient, en se basant sur des faits et des données apparemment isolées, de dégager les conséquences possibles de l'usage – et, il faut bien le dire, de l'abus – du contrôle chimique. Le contrôle biologique s'inscrivait dans cette deuxième approche et, Rachel Carson décida de mettre en relief les effets positifs d'une intervention plus douce et plus appropriée. Et, d'une voix sans passion, elle expliqua sa position face aux pesticides chimiques :

Je me sens moins préoccupée par un empoisonnement aigu, qui survient à la suite d'un accident ou d'une négligence, que par les effets à long terme qui sont lents, cumulatifs et difficiles à identifier. [...] nous savons que chaque enfant qui naît aujourd'hui porte son lot de poison, même à la naissance, car des études prouvent que ces produits chimiques passent à travers le placenta. Après la naissance, qu'il soit nourri au sein ou au biberon, l'enfant continue à accumuler des poisons, [...] Il y a aussi un ensemble d'évidences qui démontrent que des jeunes, des animaux en croissance rapide, sont plus sérieusement affectés que des adultes².

Rachel Carson rappelait les effets du DDT sur le foie, le système nerveux, et dans les cellules mêmes des êtres vivants. On ne parlait plus seulement de vagues changements physiques, mais de mutations. À mesure qu'elle s'informait auprès des plus grands spécialistes, Rachel Carson en était arrivée à distinguer les sources d'information valables, de celles qui l'étaient moins, les informations et les actions gouvernementales, par exemple. Et l'information qu'elle détenait, elle la faisait circuler généreusement. Rachel Carson travaillait comme une folle, en dépit de ses problèmes de santé personnels et de la mort de sa mère, survenue en décembre 1958, à laquelle elle rendit cet hommage : « Son amour de la vie et de tous les êtres vivants était de loin sa qualité première [...] Plus que n'importe qui, elle était imprégnée de cette révérence pour la vie qu'avait Albert Schweitzer. Et bien que gentille et empathique, elle pouvait combattre avec férocité ce qu'elle croyait être mal, comme dans notre Croisade actuelle³. »

Rachel Carson avait de nouveau des étourdissements. Les médecins diagnostiquèrent un ulcère au duodénum que Dorothy attribuait au stress créé par la rédaction du livre et au tempérament de Rachel : « ... tu es, je pense, le type de personne qui, en surface, reste calme, ne manifeste

¹ Briejèr cité par Brooks, p. 240.

² R.C. cité par P.B., p. 244.

³ R.C. cité par P.B., p. 242.

aucune émotion, et va son chemin, apparemment imperturbable, accumulant les tensions à l'intérieur. Il y a eu des moments où si j'avais été à ta place, j'aurais hurlé¹. »

Entre son ulcère qu'elle nourrissait à la purée pour bébés ou bien au Maalox, une diète sévère, une pneumonie virale, une infection des sinus, Rachel Carson demeurait affaiblie, mais ne cessait de travailler à deux chapitres sur... le cancer. De nouvelles tumeurs apparurent au sein gauche, et Rachel fut hospitalisée, en mars, en prévision d'une chirurgie qui fut reportée à cause d'un virus qui la rendait encore trop fragile. Finalement, elle fut opérée le 4 avril 1960, une mammectomie radicale. Aucun autre traitement ne fut prescrit. Six jours après l'opération, malgré la douleur, Rachel Carson était à nouveau au travail : « ... Je me concentre sur le fait d'être mieux, et la seule attitude qui me semble positive est d'être reconnaissante que cette découverte ait été faite si tôt. Je ne pense pas qu'il faille s'inquiéter pour l'avenir². »

Pourtant, Rachel Carson souffrait le martyr! Les ganglions de son côté gauche et une grande partie de son muscle pectoral avaient été enlevés. Ce n'est qu'en décembre 1960 que Rachel Carson comprit que son médecin lui avait menti au sujet des rapports du pathologiste, en dépit des questions directes qu'elle lui avait posées. Avec Dorothy Freeman, le sujet ne fut que bien peu abordé. Et, de plus en plus, Rachel écrivait de son lit, tout en demeurant en contact étroit avec ceux qui alimentaient le débat. Mais elle écrit avec une telle lenteur! Mais aussi avec une rigueur extrême. Soucieuse des intérêts des différents lecteurs, elle exprime à Paul Brooks ses volontés au sujet des références qui alourdissent peut-être le texte. Elle lui demande de les reporter à la fin du livre : « Je pense que cela nous permettra d'atteindre deux objectifs : le livre sera plus utile aux étudiants sérieux, et cela réfutera toutes les critiques qui prétendront que mes opinions ne sont que personnelles et non fondées. Mais la plupart des lecteurs qui n'ont aucun parti pris pourront les ignorer³. »

À la fin des 297 pages de texte relativement aéré de l'édition 1994 de *Silent Spring*, 587 références complètes sont regroupées selon les chapitres. Illustré de dessins et de quelques graphiques pour faciliter la compréhension des lecteurs, *Silent Spring* conclut en présentant à l'Humanité une autre route :

Nous sommes maintenant à la croisée de deux routes divergentes. [...] La route sur laquelle nous voyageons depuis longtemps est décevante parce que facile, une autoroute douce et rapide sur laquelle nous progressons à grande vitesse, mais qui, à la fin, nous conduit au désastre. D'un autre côté, l'autre route – la moins fréquentée – nous offre notre dernière, notre seule chance d'atteindre une destination qui assure la préservation de notre Terre.

Après tout, c'est à nous de faire ce choix. Si après avoir enduré, nous avons, au moins, affirmé notre « droit de savoir », et si le sachant, nous avons conclu qu'il nous est demandé de prendre des risques effrayants et insensés, alors nous ne devons plus accepter les conseils de ceux qui nous disent que nous devons remplir notre monde de poisons chimiques; nous devons rechercher d'autres moyens et considérer les autres voies qui nous sont offertes⁴.

¹ Linda Lear, p. 364.

² Linda Lear, p. 367.

³ Rachel Carson, cité par Linda Lear p. 366, lettre de R.C. à P.B. le 23 mars 1960.

⁴ Rachel Carson, *Silent Spring*, Houghton Mifflin Company, Boston, New York, 1994, XXVI-368 pages. P. 278.

Rachel Carson présente ensuite des exemples de ces autres voies. Toutes ont cette caractéristique d'être biologiques, basées sur la connaissance profonde des organismes vivants à contrôler et de leur place dans la chaîne des êtres vivants.

Très vite, Rachel Carson, son agente Marie Rodell et un de ses proches collaborateurs, Paul Brooks, avaient réalisé que le livre en préparation risquait de déclencher une avalanche de réactions négatives et que l'industrie chimique utiliserait toute son artillerie contre sa publication. Les couteaux voleraient bas. Les atteintes à la réputation ne seraient pas écartées. Leur amie risquait de se ruiner. Des ententes furent donc conclues avec les éditeurs pour la mettre à l'abri des poursuites. Les événements leur donneront raison, au-delà de toute attente, et dès la sortie du livre.

La rafale

« Printemps-pas-tellement-silencieux » ou « Été tapageur¹ », curieusement, c'est avec des flèches de ce genre que de prestigieux experts attaquèrent Rachel Carson². L'un d'entre eux, D^r William J. Darby, professeur et président du département de biochimie et directeur de la Division of Nutrition à l'École de médecine de l'Université Vanderbilt qui était de plus un membre et un ancien président du Food Protection Committee, du National Academy of Sciences-National Research Council, un membre du NAS-NRC Food and Nutrition Board, écrivait dans le *Chemical & Engineering News*, et donna ce titre – qui a plutôt l'air d'un ordre de la part d'un mari à son épouse délinquante – à sa chronique sur le livre : « Silence, Mademoiselle Carson! »

Il semblait bien que personne n'ignorait l'existence de ce livre, et que personne ne demeurait indifférent après l'avoir lu. Des chroniques mordantes parurent, certaines s'en prenant au livre ou plaidant en sa faveur, sans épargner la messagère. Certaines attaques furent sexistes et personnelles, tandis que d'autres s'en prenaient au manque de crédibilité scientifique de « Mademoiselle Carson ». Après tout, elle ne détenait aucun doctorat (même si elle avait reçu plusieurs doctorats honorifiques pour ses écrits précédents). Ironiquement, d'autres réagirent avec beaucoup d'émotion à « l'émotivité » excessive de Rachel Carson. Plusieurs critiquaient l'usage biaisé et sélectif des faits. Le livre n'était pas un document scientifique, disaient-ils avec dédain, précisant que l'auteure n'était pas une « scientifique ».

Ces critiques rataient leur cible, selon des collègues plus sympathiques à la cause et qui percevaient *Silent Spring* comme son auteure l'avait conçu, soit un document basé sur des faits et destiné à faire prendre conscience au public de ces enjeux et à stimuler son engagement. Le Juge William O. Douglas de la Cour suprême des États-Unis, l'opinion dissidente lors de la cause des citoyens de Longs Island contre les épandeurs d'insecticide, rédigea une chronique sur *Silent Spring* pour le *Book-of-the-Month Club* dans laquelle il écrit : « Ce livre est la plus importante chronique de ce siècle pour la race humaine. Le livre est un appel pour une action immédiate et pour un contrôle efficace de tous les marchands de poison. »

¹ *The New York Times Book Review* (23/09/1962).

² Ici, par charité ou éthique, nous ne mentionnerons pas les noms mais si les lecteurs souhaitent en savoir plus, la biographie par Linda Lear et la thèse de Steve Maguire, ainsi que le livre de Paul Brooks satisferont leur curiosité (voir la bibliographie à la fin du cas).

Lors de son apparition dans le documentaire présenté par CBS en avril 1963, *The Silent Spring of Rachel Carson*, fut écouté par plus de dix millions de personnes. Elle-même a reconnu le pouvoir de ce médium, et malgré sa réserve naturelle, elle se prêtait à l'exercice, ce qui a largement contribué à influencer et sensibiliser l'opinion publique.

Ce sont ces connaissances accumulées et cette perception fine des relations entre les vivants que Rachel Carson dépose, en ce 3 juin 1963, devant Abraham Ribicoff. Le 21 octobre 1972, le *Federal Environmental Pesticide Control Act (FEPCA)* devint loi, incluant les valeurs environnementales dans le calcul des risques et des bénéfices, non seulement de l'usage du DDT mais de tous les pesticides :

Avant qu'un enregistrement soit accordé à un pesticide, le manufacturier doit fournir des preuves scientifiques que le produit, utilisé tel que recommandé, 1. contrôlera les insectes inscrits sur l'étiquette, 2. ne nuira ni aux humains, ni aux récoltes, ni au bétail, ni à la vie sauvage, et ne causera aucun dommage à l'environnement total, et 3. ne laissera aucun résidu illégal dans la nourriture des humains et des animaux¹.

Quitter ce monde... un grand monarque au cœur...

En 1947, Rachel Carson avait appris qu'une tumeur cancéreuse grugeait peut-être son sein. Son médecin l'avait assurée qu'il n'en était rien. Mais peut-être que déjà, le cancer était-il trop avancé? Ce qui expliquerait l'ensemble des problèmes de santé de Rachel au cours de ces années. De son lit et entre deux traitements de chimiothérapie, Rachel Carson écrivait toujours et voyait à ses affaires. Lors d'une dernière rencontre avec Dorothy, avec qui elle n'abordait que très rarement la question de sa propre mort, Rachel avait été émerveillée par le vol des monarques et espérait en garder le souvenir. Le 13 février 1964, elle légua ses papiers à l'Université de Yale, créa un fonds littéraire confié à Marie Rodell ainsi qu'une fiducie pour son fils adoptif, Roger. Le 14 avril, elle décède à la suite d'une défaillance cardiaque, sans avoir revu Dorothy.

Alors que Rachel avait demandé que son corps soit incinéré, son frère Robert s'y opposa et organisa des funérailles d'État. Il exigea qu'elle soit enterrée auprès de sa mère. Fidèle à lui-même, il détruisit des documents dont il n'aimait pas la teneur et vola le téléviseur que Rachel avait donné à Roger. Les amis de Rachel – dont la fidèle Marie Rodell – tentèrent de faire respecter les dernières volontés de la défunte, mais en vain, et c'est Marie Rodell qui demanda au sénateur Abraham Ribicoff d'être parmi les porteurs, lors des funérailles d'État.

Puis un jour, Dorothy Freeman reçut un paquet, accroché à sa boîte aux lettres, sans aucune note. Robert Carson lui retournait les cendres de son amie. Selon ses dernières volontés, elle les répandit sur la côte rocheuse de Sheepscot, dans son Maine bien-aimé. Rachel Carson était retournée chez elle :

À la fin de son cycle de vie, chacune des espèces vivantes, les plantes comme les animaux, retourne à l'océan les matériaux qui ont été temporairement rassemblés pour former son corps. C'est ainsi que descend dans les profondeurs une douce pluie sans fin de particules qui se désintègrent et qui

¹ USDA Pesticide Review, 1972, p. 1, cité par S. Maguire, p. 309, dans *Sustainable Development, Strategy & Substitution : Lessons from a Study of the Process of Eliminating DDT from the Economy*, thèse de doctorat, Université de Montréal, Faculté des études supérieures, HEC Montréal, XVI-401 pages.

proviennent de ces créatures vivantes des eaux ensoleillées ou de ces régions au-delà du crépuscule [...] C'est ainsi que les éléments individuels sont perdus à notre vue, seulement pour réapparaître encore et encore en incarnations diverses, dans une sorte de matérialité immortelle¹.

Épilogue

En 1963, le rapport du President's Science Advisory Committee, mandaté par le Président Kennedy à l'été 1962 dans les remous de la publication de *Silent Spring*, était clair : l'élimination de l'usage des pesticides toxiques et persistants devrait être un objectif prioritaire du gouvernement. *Silent Spring* avait réussi à déplacer les discussions sur les pesticides, hors des cercles fermés des bureaucrates du gouvernement et des journaux scientifiques, dans l'opinion publique. Des groupes de citoyens, tel le *Environmental Defense Fund*, inspirés par le message de Rachel Carson et enhardis par son courage, combattirent encore plus fort pour transformer l'utilisation des pesticides, n'hésitant pas à intenter des poursuites judiciaires sur des bases innovatrices. La persistance des résidus en tant que propriété chimique idéale pour les insecticides, selon Muller, était maintenant perçue comme hautement indésirable par tous les gens concernés, même ceux de l'industrie.

En 1970, la première Journée de la Terre fut célébrée et, la même année, une agence vouée à la protection de l'environnement (Environmental Protection Agency) fut créée. Cette nouvelle agence endossa la responsabilité de surveiller les règles d'usage des pesticides établies par l'USDA, un fidèle supporteur du DDT. Éventuellement, même les producteurs de coton furent forcés d'abandonner cet insecticide à la réputation infâme, mais seulement après une audition sans précédent où M. Ruckelshaus, l'administrateur de EPA, avait rendu hommage et donné raison à Rachel Carson. Il avait expliqué qu'il fallait tenir compte, d'une part, de la persistance, du transport, de la biomagnification du DDT, et d'autre part, des effets toxicologiques et de l'absence de bénéfices du DDT. Il soulignait l'existence de substituts efficaces et moins dommageables pour l'environnement. Pour toutes ces raisons, le DDT fut banni aux États-Unis le 14 juin 1972.

Presque 30 ans plus tard, le 23 mai 2001, à la Convention de Stockholm sur les polluants organiques, des experts de tous les pays discutaient encore de leur efficacité. Plus de 100 États à travers le monde signèrent le texte de la Convention dont l'objectif était de protéger la santé humaine et l'environnement des polluants organiques persistants. Ces pays s'engagèrent à restreindre ou à éliminer la production et l'usage intentionnel de polluants organiques persistants (POP) et de réduire leurs réserves de ces produits. Cependant, le DDT reçut un traitement privilégié, car on lui reconnaissait toujours un rôle spécial pour réduire les effets de la malaria dans les pays les plus défavorisés. Dans certains États américains, le DDT est toléré à condition que les usagers s'inscrivent dans le « registre du DDT ».

Sur les côtes du Maine comme au Canada, le débat suscité par des moyens de contrôle extrêmes de la nature et de la vie est loin d'être clos. Du temps de Rachel Carson, il y eut Hiroshima et ensuite les bébés victimes de la thalidomide, les enfants des Îles Marshall dont les dents conte-

¹ Rachel Carson, dans *The World of Waters*, cité par Linda Lear, p. 86.

naient du Strontium 90 et aujourd'hui, on se demande pourquoi les enfants de la voisine souffrent d'asthme chronique.

Comme le célèbre journaliste, reporter et *anchorman* Walter Cronkite l'écrivait dans son autobiographie, le moment de sa carrière dont il était le plus fier était une série télévisée intitulée *Can the World be Saved*, inspirée de *Silent Spring* et présentée à CBS News « ... parce que ce livre nous a éveillés à toutes les formes de pollution qui menacent notre atmosphère et chacune de nos vies, individuellement ». Ici et maintenant, à titre d'hommes et de femmes, partenaires en Humanité, nous nous posons toujours cette même question : quel prix sommes-nous individuellement prêts à payer?

2003-11-10

Annexe 1

Galerie de portraits

Anna Botsford Comstock : (1854-1930)

http://www.nwf.org/halloffame/inductees_comstock.html

[Anna Botsford Comstock - encyclopedia article from Britannica.com](#)



Défenderesse de l'environnement, Anna Botsford Comstock a mis en évidence les interrelations au sein de la nature, ce qu'on désigne aujourd'hui sous le terme d'écosystème. Elle est la mère de la pédagogie de la nature, prônant l'observation directe et l'établissement d'une relation intime avec elle afin de développer l'imagination de l'enfant, de susciter chez lui l'amour de la beauté et de la nature et de lui inculquer le sens d'un compagnonnage avec la nature à travers des activités de plein air.

Diplômée de l'Université Cornell, elle épousa John Henry Comstock, entomologiste réputé. Ensemble, ils fondèrent la Comstock Publishing Company. Elle était reconnue pour ses talents d'illustratrice. Son livre principal, *Handbook of Nature Study* (1911) est un livre de 900 pages. Il a connu 24 éditions et fut traduit en huit langues.

Annexe 1 (suite)

Florence Merriam Bailey : (1863-1948)

<http://www.northnet.org/stlawrenceaauw/bailey.htm>



Née à New York, elle consacra 50 ans de sa vie aux voyages, à l'observation et à la protection des oiseaux. Elle fréquenta Smith College de 1882 à 1886, sans être inscrite à un programme, mais elle reçut un baccalauréat « honorifique » de cette institution, en 1921. Elle considérait les oiseaux comme des « trésors vivants ». Elle fit la promotion des jumelles d'opéra pour étudier les oiseaux (*Birds Through an Opera Glass* – 1889) et obtint du Congrès américain qu'il soit déclaré illégal de livrer ces oiseaux d'un État à un autre afin de contrer la mode des plumes pour orner les chapeaux des dames. Elle a publié son premier livre, à l'âge de 26 ans et sous sa signature personnelle. En 1899, elle épouse Vernon Bailey, naturaliste, et voyage avec lui dans l'Ouest américain. Elle rédige leurs chroniques de voyage : *My Summer in a Mormon Village* (1895), *A-Birding on a Bronco* (1896), *Birds of Village and Field* (1898). Le couple a écrit plus de 100 articles et 10 livres sur les oiseaux dont *Handbook of Birds of the Western U.S.* (1902), *Birds of New Mexico* (1928). En 1939, Florence Merriam Bailey publie son dernier livre *Among the Birds in the Grand Canyon National Park*. Le *Parus gambeli baileyae* des montagnes de Californie a été nommé en son honneur.

Annexe 1 (suite)

Mabel Osgood Wright : 1859-1934

<http://www.cwhf.org/browse/inductees/wright.html>



Citoyenne de Fairfield, Mabel Osgood Wright, écrivaine et naturaliste, est mieux connue à titre de fondatrice de la Société Audubon du Connecticut et du Birdcraft Museum and Sanctuary, le premier de son espèce, qu'elle planifia elle-même, et que 10 000 visiteurs fréquentaient dès 1914. Le sanctuaire abritait alors 32 espèces d'oiseaux. En 1940, il y en avait 153 espèces. En 1993, Birdcraft fut intégré dans le patrimoine des parcs américains. Née et éduquée à New York, dans une école privée, elle publie un premier essai à l'âge de 16 ans, et sa carrière comptera plusieurs livres dont *The Friendship of Nature* (1894), *Birdcraft* (1895), *Flowers and Ferns in Their Hearths* (1901). Elle écrivit les *Barbara* qui furent très populaires, mélangeant des commentaires sociaux à de la fiction, ainsi qu'une autobiographie, *My New York* (1926), et plusieurs livres pour enfants. Avec son mari, courtier en art et amateur de livres rares, elle donna une impulsion incroyable à la Société Audubon du Connecticut et siégea longtemps au conseil d'administration.

Annexe 1 (suite)

Mary (Elizabeth) Mapes (Dodge) : (1831-1905)

[Mary Mapes Dodge books biography forum pictures or portrait](#)



Fille d'un inventeur et d'un scientifique, Mary Mapes Dodge épousa, à 20 ans, l'avocat William Dodge dont elle eut deux fils. À 27 ans, elle devint veuve et décida de demeurer indépendante financièrement. Elle choisit, à cette fin, de gagner sa vie en écrivant des livres destinés aux enfants. Le premier, publié en 1864, *Irvington Stories*, raconte les aventures d'une famille américaine du début de la colonisation et le deuxième, publié en 1865, *Hans Brinker or The Silver Skates*, relate les efforts d'un jeune Hollandais pour aider son père malade. Ce dernier livre fut édité 100 fois, du vivant même de son auteure. Mary Mapes Dodge était reconnue pour vivre selon des standards moraux et littéraires élevés. En 1873, alors qu'elle devint éditrice du *St. Nicholas*, ces qualités firent en sorte qu'elle obtint la collaboration d'auteurs réputés dont Mark Twain et Rudyard Kipling.

Annexe 2

Quelques extraits pour apprécier le style de Rachel Carson¹

L'océan



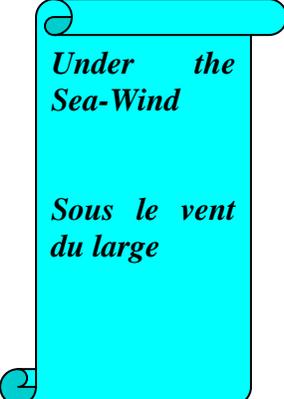
Undersea

Au fond de la mer

Qui peut dire qu'il a connu l'océan? Ni vous ni moi, avec nos sens terre à terre, ne connaissons la mousse et la poussée de la vague qui cogne sur le crabe qui se cache à l'abri de la marée, dans sa maison sous les algues; ni les gonflements longs et lents du milieu de l'océan, où les bancs de poissons cherchent leurs proies – ou sont eux-mêmes les proies – ni les dauphins qui brisent les vagues pour respirer l'air de l'atmosphère au-dessus de la leur. Non plus que les vicissitudes de la vie sur le plancher de l'océan, où la lumière du soleil, filtrant à travers une centaine de pieds d'eau, n'est rien de plus qu'une aube fugace et bleuâtre, dans laquelle vivent les éponges et les mollusques et les étoiles de mer et les coraux, où des essaims de minuscules poissons scintillent dans le crépuscule comme une pluie argentée de météores, et les anguilles tapies en attente parmi les roches. À moins qu'il ne soit donné à l'homme de descendre ces six milles incroyables à l'intérieur des renforcements de cette abysse, où règnent un silence profond, un froid constant et une nuit éternelle.

(Cité par P. Brooks, p. 22)

L'abysse, le monde de l'anguille



Under the Sea-Wind

Sous le vent du large

Des milliards de jeunes anguilles – des milliards de paires d'yeux noirs, de la grosseur d'une épingle – scrutent le monde étrange du fond de l'abysse. [...] Les jeunes anguilles vivent sur une couche ou une épaisseur formée de toute une série de communautés horizontales qui se superposent les unes au-dessus des autres, à partir des néréides, qui déroulent leurs fils de soie, de feuille en feuille de la brune sargasse flottant à la surface jusqu'aux araignées de mer et aux crevettes qui rampent en équilibre précaire sur les profondes et fragiles cicatrices du fond de l'abysse. [...] L'abysse est un endroit où le changement se fait lentement, où le cours des années n'a aucun sens, ni les saisons qui se suivent. Le soleil n'a aucun pouvoir dans ces profondeurs, de sorte que la noirceur est une noirceur sans fin, sans commencement et sans nuance.

(Cité par P. Brooks, p. 65-67)

¹ Traduction libre.

Annexe 2 (suite)

Scomber, le maquereau



*Under the
Sea-Wind*

*Sous le vent
du large*

Dans la brume bleue aux abords du continent, les tribus de maquereaux gisent dans la torpeur pendant les quatre mois les plus froids de l'hiver, se reposant des huit mois de vie pénible en haute mer. Au seuil de la mer profonde, ils survivent grâce à la nourriture riche et abondante, au gras emmagasiné au cours de l'été; arrivés à la fin de leur sommeil d'hiver, leurs corps prêts à frayer deviennent lourds. [...]

Les maquereaux sont sans voix et n'émettent aucun son; malgré cela, leur passage crée dans la mer une turbulence profonde, de telle sorte que les bancs d'anchois doivent ressentir les vibrations de leur approche et appréhender de loin leur arrivée à travers les espaces verts de la mer. [...]

Juste à temps, le banc de maquereaux se précipitant vers la berge atteint les eaux intérieures, où ils soulagent leur corps de leur charge d'œufs et de laitance. Ils laissent sur leur passage un nuage de sphères transparentes de dimension infinitésimale, une vaste et tentaculaire rivière de vie, l'équivalent marin de la rivière d'étoiles qui traverse le ciel et que l'on appelle la Voie lactée. On les reconnaît aux centaines de millions d'œufs au mille carré, des milliards dans un espace qu'un bateau de pêche pourrait traverser pendant une heure, et des centaines de trillions dans la surface totale de fraie. [...]

C'est ainsi que Scomber, le maquereau, naquit sur les eaux de surface de la mer, à 70 milles au sud – est de la pointe ouest de Long Island. [...] un poisson puissant [...] un vagabond des mers. »

(Cité par P. Brooks, p. 57-58)

Annexe 3

Liste partielle des prix reçus

AAAS Westinghouse
AAUW Achievement Awards
American Academy of Arts and Letters
Audubon Medal
Bartsch Award (Audubon naturalistic society)
Boston Science Museum Honorary Fellow
Bryant Henry Gold Medal
Burroughs Medal
Chatham College Distinguished Service Alumnae Award
Conservationist of the Year Award
Cullem Medal
Department of Interior Distinguished Service Award
Guggenheim Fellowship
Limited Editions Silver Jubilee Medal
National Book Award
National Council of Women Book Award
National Council of Women – Woman of Conscience Award
New York Zoological Society Gold Medal
Omega Literary Prize
Outdoor Life Competition
Saxton Fellowship
Schweitzer Medal
Women’s National Book Association Award

Annexe 4

Quelques repères biographiques et sociologiques

1874	Découverte du DDT par Othman Zeidler
27 mai 1907	Naissance de Rachel Carson à Springdale, Pennsylvanie
1914-1918	Première Guerre mondiale
1915	<i>The Little Brown House</i>
1918	Première participation au concours du <i>St-Nicolas</i> <i>A Battle in the Clouds</i> : 1 ^{er} prix et mention spéciale pour la qualité de la prose
Mai 1925	Première de sa promotion, à l'école secondaire de Parnassus
Automne 1925	Entrée au Pennsylvania College for Women, Pittsburgh Boursière du <i>40th Senatorial District</i> Rencontre de Grace Croff, professeure d'anglais Première publication, <i>The Master of the Ship's Light</i> dans le supplément littéraire du journal du collège (<i>The Arrow</i>), <i>The Englicode</i>
Automne 1926	Rencontre de Mary Scott Skinker, professeure de biologie
Juin 1928	Promotion : Pennsylvania College for Women, Pittsburgh
Décembre 1928	Inscription à l'Université John Hopkins
10 juin 1929	Baccalauréat obtenu avec mention <i>magna cum laude</i> Premier stage d'été au laboratoire de biologie marine de Woods Hole
Été 1930	Enseignement à l'Université John Hopkins En équipe avec Grace Lippy – Expérience renouvelée de 1930 à 1934 Recherche sur les rats et la mouche avec Raymond Pearl
1931	Première femme biologiste et instructrice de l'École de médecine dentaire de l'Université John Hopkins

Annexe 4 (suite)

Avril 1932	Obtention d'une maîtrise en sciences de l'Université John Hopkins Titre de la thèse : <i>The Development of the Pronephros During the Embryonic and Early Larval Life of the Catfish (Ictalurus punctatus)</i> , thèse de Maîtrise, John Hopkins University. Avril 1932. Enseignement à l'Université du Maryland
Automne 1932	Inscription au doctorat – Abandon en décembre 1934
Janvier 1935	Inscription aux examens d'entrée dans la fonction publique fédérale américaine Rencontre avec Elmer Higgins, directeur du U.S. Bureau of Fisheries, Division of Scientific Inquiry qui lui confie la rédaction de chroniques radiophoniques, <i>Romance Under Waters</i>
17 août 1936	Entrée dans la fonction publique fédérale américaine Bureau of Fisheries/Fish and Wildlife Services
Septembre 1937	Edward Weeks, éditeur de l' <i>Atlantic Monthly</i> , publie <i>Undersea</i>
1939	D ^r Paul Muller découvre et exploite les propriétés insecticides du DDT
1939-1945	Deuxième Guerre mondiale
Novembre 1941	Simon & Schuster publie <i>Under the Sea-Wind</i>
1^{er} décembre 1941	L'armée japonaise bombarde Pearl Harbor Les États-Unis entrent en guerre contre le Japon
1^{er} mai 1942	Retour au Maryland Rédactrice scientifique au <i>Progressive Fish-Culturist</i> , une publication du gouvernement qui rejoint 3 500 professionnels et scientifiques Publication d'articles de vulgarisation très appréciés sur l'asclépiade de Syrie et les chauves-souris
1943-1944	Le typhus sévit en Italie et la peste bubonique, à Dakar
1945	Début de son intérêt pour les pesticides chimiques, dont le DDT Début de collaboration avec Clarence Cottam Proposition d'article sur le DDT à <i>Readers Digest</i> refusée
1945-1947	Problèmes de santé fréquents Appendicite, tumeur « bénigne » au sein, hémorroïdes

Annexe 4 (suite)

- 1947-1950** Publication de cinq articles dans *Conservation in Action*, un mouvement voué à la protection des habitats naturels
- 1948** Engagement de Marie Rodell à titre d'agente littéraire
- 19 décembre 1948** Décès de Mary Scott Skinker des suites d'un cancer, à l'âge de 57 ans
- 28 juin 1949** Signature d'un contrat avec Philip Vaudrin pour la rédaction d'un livre sur la mer
- Août 1950** Diagnostic d'une tumeur cancéreuse au sein droit
Opération le 21 septembre
Des articles tirés du livre *The Sea Around Us* sont publiés dans le *New Yorker* en prévision de la sortie d'un prochain livre
- Mars 1951** Récipiendaire du Guggenheim Fellowship
- 2 juillet 1951** Les Presses de l'Université d'Oxford publie *The Sea Around Us*
Obtention du *National Book Award*
Le livre est best-seller (non fiction) pendant 39 semaines
- Juillet et août 1951** *The Sea Around Us* est « Sélection du mois »
The Book-of-the-Month Club
Le magazine *Vogue* publie *The Global Thermostat*
- 15 mai 1952** Signature des formulaires du Fish & Wildlife Service par lesquels sa démission entre en vigueur le **3 juin 1952**
- Juillet 1953** Arrivée à Silverledges, le cottage de Southport Island, Maine
Dorothy Freeman souhaite la bienvenue à sa célèbre voisine
Début de correspondance
- 21 avril 1954** Conférence devant la *Theta Sigma Phi Matrix* de Columbus, un auditoire composé exclusivement de femmes où elle parle de cette « approche féminine »
- Mai 1954** Nomination par le jury du *Limited Editions Club* parmi les 10 personnalités vivantes influentes des 25 dernières années
Médaille d'argent du jubilé de ce Club

Annexe 4 (suite)

- Juillet 1955** Publication de *The Edge of the Sea*
Succès immédiat : dès la première semaine, au 15^e rang sur 20 de la liste du *New York Herald Tribune Best Seller*
Membre honoraire du conseil d'administration du Musée des sciences de Boston
- 1958-1962** Rédaction de *Silent Spring* Publié en 1962
- 3 juin 1963** Témoin vedette de la 4^e journée d'audience du sous-comité sénatorial sur la réorganisation américaine convoqué par John F. Kennedy qui enquête sur les menaces à l'environnement que constituent les pesticides chimiques
- 14 avril 1964** Décès de Rachel Carson à Southport, Maine
- 1965** Publication posthume de *The Sense of Wonder*, dédié à son fils adoptif, Roger
- 1999** Rachel Carson est choisie par le *Time Magazine's* parmi les 20 scientifiques et penseurs les plus influents du XX^e siècle et *Silent Spring* est classé au 5^e rang des livres les plus importants de ce siècle
La New York University Journalism Faculty classe *Silent Spring* au 2^e rang des meilleurs articles et ouvrages du siècle
American Heritage Magazine inclut Rachel Carson parmi les 20 personnes les plus innovatrices de ce siècle

Annexe 5

Bibliographie

- BROOKS, Paul. *The House of Life – Rachel Carson at Works. With selections from her writings published and unpublished*, Houghton Mifflin Company, Boston, New York, 1972, XVI-350 pages.
- CARSON, Rachel. *Silent Spring*, avec introduction par Al Gore, Houghton Mifflin Company, Boston, New York, 1994, XXVI-368 pages.
- FREEMAN, Martha, éditeur. *Always, Rachel, The Letters of Rachel Carson and Dorothy Freeman, 1952-1964. The Story of a Remarkable Friendship*. Beacon Press, Boston, 1995, XXX-567 pages.
- LEAR, Linda. *Rachel Carson – Witness for Nature*, Owl Books, Henry Holt and Company. New York, 1997, XVIII-634 pages.
- MAGUIRE, Steve. « Sustainable Development, Strategy & Substitution: Lessons from a Study of the Process of Eliminating DDT from the Economy », thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, Faculté des études supérieures, HEC Montréal, XVI-401 pages.
- WADDELL, C. (éd.), 2000. *And No Birds Sing: Rhetorical Analyses of Rachel Carson's Silent Spring*, Carbondale, IL: Southern Illinois University Press.